



océan

33°02'47"S / 51°04'00"N

ENRIQUE RAMIREZ



SJEVNOLEBENO MORE
SJEVNOLEBENO MORE
SJEVNOLEBENO MORE

BEALVORTO MORE

BERINGOVO MORE

307

T H I O C E A N

7
4



KARTA SVIJETA
1 : 40 000 000
KARTOGRAFIA T.C.G.S. - ZAGREB

OPREMIŠTVO
IZOBRADILA IZDAVAČKI IZDAVAČKI
IZDAVAČKI IZDAVAČKI IZDAVAČKI
IZDAVAČKI IZDAVAČKI IZDAVAČKI

TUMAČ



MJERLO 1 : 40 000 000

MEDELELOVO
MORJE
MORJE
MORJE

a mis padres

océan

33°02'47"S / 51°04'00"N

ENRIQUE RAMIREZ

ÉDITIONS PYLÔNE

SOMMAIRE / INDICE / CONTENTS

ENRIQUE RAMÍREZ

- 06** *Depuis la terre... l'arrivée paraît loin*
- 17** Illustrations / Ilustraciones
- 18** *En tierra... La llegada se ve lejos*
- 25** *On Land... Arrival Looks far away*

MARIE-THÉRÈSE CHAMPESME

- 32** *De l'autre côté*
- 38** Illustrations / Ilustraciones
- 40** *Del otro lado*
- 44** *From the other side*

PETER MASON

- 48** *Ni à l'est ni à l'ouest : 0°-18°09' Recalibrer*
- 55** Illustrations / Ilustraciones
- 56** *Ni Este ni Oeste: 0°-18°09' Recalibrar*
- 60** *Neither East nor West: 0°-18°09' Recalibrate*

- 64** Journal de bord / Diario de a bordo / Logbook

- 140** Légendes des photographies / Indice de fotografías / Captions

*Depuis la terre...
l'arrivée paraît loin*

ENRIQUE RAMIREZ

Essaie de te représenter comment ils se lançaient dans l'inconnu, ignorants de la route à suivre, perdus dans l'infini.

Stefan Zweig, *Magellan*, Paris, 1938.

Dans quelques jours, j'entame un voyage d'un continent à l'autre. La date de départ n'est pas encore sûre, j'ai déjà manqué deux bateaux pour différentes raisons, et je commence à comprendre que mon idée de traverser la mer d'un pays à l'autre est plus compliquée que je ne croyais. Les eaux internationales semblent pleines de murs invisibles, ce qui me fait penser que la mer est moins libre que bien d'autres horizons... Quand on imagine des murs, on imagine généralement des murs physiques, en béton, hauts et gris, enfoncés dans le sol, des obstacles qui empêchent de se rendre en un autre lieu ; pourtant, il existe aussi des murs invisibles, imaginaires et frontaliers, construits pour protéger l'économie d'un pays contre ses voisins. Ce sont des lignes à peine perceptibles, tracées virtuellement sur une superficie. Mais les murs marins sont nouveaux pour moi, et ils semblent très longs et hauts au Chili... Pour traverser le monde par mer, il ne me suffit manifestement pas d'avoir une nationalité, un passeport, une adresse, il me faut encore un profil biochimique, un test d'acuité visuelle, une audiométrie tonale, une analyse d'urine complète, un électrocardiogramme, une radio du thorax, un test VIH, des photos sur fond bleu marine, un extrait de casier judiciaire, un stage de sécurité et de familiarisation avec la vie à bord... Mais une seule chose est sûre jusqu'à présent, c'est que j'ai besoin du soutien, de la conviction et des démarches de nombreuses personnes qui ont croisé mon chemin et dont la persévérance m'accompagne tandis que je tente de monter à bord d'un cargo – et y parviens – pour naviguer sur les eaux internationales et filmer le voyage... Cela ressemble à un voyage utopique, une aventure où tous ceux qui m'ont aidé embarquent à mes côtés.

Pourquoi est-il si difficile de sortir de son propre pays et en même temps si compliqué d'y entrer ? Cela fait huit jours que j'aurais dû partir à bord du *Europa*, mais je suis resté échoué face à la mer, sur le port de Valparaiso

(le dernier port du Chili qui était encore la propriété de l'État, mais qui a, semble-t-il, été vendu récemment à des compagnies privées). Ce jour-là, j'ai dû passer toute la journée dans le bureau maritime, avec mes bagages, tandis qu'un fonctionnaire tentait de déchiffrer dans un manuel ce qu'il devait faire de moi ; mon rôle de passager invité sur un cargo n'était apparemment pas clairement réglementé ; contrairement à ce que je croyais, ce n'est pas un statut courant de nos jours. J'avais encore cinq heures à patienter avant d'embarquer à bord du *Europa* et les bureaux fermaient deux heures plus tard. Avec les salariés de la compagnie maritime, nous avons couru à un autre service du même département, à la recherche d'une personne susceptible de nous expliquer concrètement quels étaient les papiers requis et quelles conditions je devais satisfaire pour embarquer et pour naviguer sur des eaux internationales... Au bout d'une heure d'attente, on m'annonce finalement que je ne vais pas pouvoir voyager car, pour pouvoir obtenir l'autorisation de sortir du pays par voie maritime, je dois présenter aux autorités portuaires une batterie d'examen médicaux et réaliser un stage d'initiation : « survie et familiarisation avec la vie à bord », reconnu par l'Organisation Maritime Internationale et proposé par un organisme accrédité. C'est ainsi que le *Europa* est parti sans moi...

Chaque fois que je voyage en avion, j'ai la hantise que quelqu'un me retienne pour une raison incompréhensible. Ce qui n'est jamais arrivé. Mais, cette fois, mon image face à un navire qui s'éloignait, cet « *Europa* » qui partait sous mes yeux, qui me tournait le dos dans mon propre pays et qui partait sans que je sois à son bord ; ça, c'était une image magnifique, de celles qu'on ne voit pas tous les jours, faite pour être filmée... une image symbolique, pleine de déception et d'émerveillement. *Europa* me glissait entre les mains et fuyait... Oui, il fuyait, puisque je n'ai pas de billet d'avion

et que je n'ai pas l'intention d'abandonner la raison pour laquelle je suis en ce moment au Chili.

Quelques jours plus tard, afin de réaliser de façon intensive le stage requis par les autorités maritimes, et de tenter d'embarquer à nouveau pour l'Europe, il me faut séjourner à Valparaiso, un lieu qui possède à mon sens une identité bizarre : une ville étrange, chaotique, qui ne serait « ni tout à fait là, ni tout à fait ailleurs »... [fig. 1] C'est l'été en Amérique du Sud et je suis de nouveau face à la mer, mais je dois passer trois jours complets, enfermé dans un centre de formation pour me préparer au voyage. Pourtant, ces jours-ci, et peut-être parce que j'éprouve la sensation de naviguer sur la terre, je commence à découvrir dans cette ville des choses qui me frappent, et parmi elles une carte affichée dans une administration, qui place au centre du monde, non pas l'Europe mais l'immense océan... [fig. 2] Cette carte me fait songer combien nous sommes habitués à voir le monde depuis un même lieu, puisque chaque fois que nous regardons un atlas, nous voyons généralement l'Europe au centre. Pourtant, cette disposition des continents ne devrait-elle pas plutôt dépendre du lieu où nous nous trouvons ? Où devons-nous nous placer pour observer, pour comprendre ce qui nous entoure ? Je me souviens que quelqu'un m'a un jour demandé si l'atlas en Amérique du Sud avait pour centre les Amériques, ce qui signifierait peut-être que l'Asie tomberait et que l'Europe se retrouverait sur le bord de la table, presque à la marge... D'un autre côté, l'Amérique regardée du côté européen est encore un continent disponible, comme disait Raul Ruiz, sur lequel ses habitants paraissent encore invisibles, ou transparents.

On dirait que l'histoire peut toujours être racontée depuis plusieurs endroits différents... Le voyage que je vais réaliser est-il un voyage à l'envers ? Et quel sens cela a-t-il de faire un tel voyage ? À l'envers de quoi ? À l'envers

des premiers explorateurs du monde? C'est comme penser que Babel était peut-être à Valparaiso ou qu'elle est peut-être sous Dunkerque... Qui sait ?...

Au cours des jours qui suivent à Valparaiso, je reçois des nouvelles d'un nouveau cargo et une nouvelle date d'embarquement. Je vais voyager vers un « Nouveau Monde » et ce nouveau monde débutera dans un navire frigorifique, de type *reefer*, construit en 1990, qui bat pavillon des îles Marshall, transporte des fruits chiliens et dont l'équipage est ukrainien. J'ai été invité à monter à bord de ce bateau, qui s'appelle le *Pacific Breeze*, grâce à la compagnie hollandaise *Seatrade* qui a une succursale en Belgique et au Chili. Tel sera mon nouveau monde, mon laboratoire audiovisuel flottant, un monde qui durera environ vingt jours et dont la destination, bien que claire, n'est pas certaine, parce qu'elle ne dépend pas seulement de l'homme mais aussi du bon vouloir de la nature et de la coordination des échanges commerciaux. Mon projet est de jeter l'ancre à Dunkerque, France, mais mon bateau suit un itinéraire commercial défini, dont la destination finale est Saint-Pétersbourg, Russie, en passant par le port de Balboa, le Canal de Panama et le port de Flushing en Hollande. Ainsi débute à nouveau mon voyage, ce voyage qui traverse le Pacifique et l'Atlantique, une traversée sur l'eau...

Pourtant, c'est là un voyage qui, bien qu'il se concrétise aujourd'hui, a commencé il y a très longtemps dans mon imagination ; c'était aussi l'été, c'était aussi face à la mer... Il y a trois ans à Rio de Janeiro, au Brésil, par une chaleur de 35 degrés et alors qu'un missile faisait exploser un hélicoptère transportant des policiers, alors que cette ville se transformait, perdait son image idyllique, dans une moiteur causée non plus par la chaleur mais par l'incertitude, je reçus par courrier un film qui me fit me rappeler une idée que j'avais depuis l'année 2009 et dont j'ignorais jusqu'alors qu'elle

était si présente dans ma tête. Le film que je reçus était le plus vieux plan-séquence, réalisé à San Francisco, aux États-Unis, avec une caméra placée dans un tramway qui, en avançant, découvrait peu à peu la ville. Un film qui fait que les yeux se remettent à croire qu'il reste des images à découvrir... Ainsi, dans ce contexte, je me rappelai à nouveau cette idée que j'avais toujours voulu réaliser : faire un plan-séquence qui traverserait le monde, l'imaginerait, le redécouvrirait. Un plan-séquence qui surgirait d'une traversée, d'un long voyage, de mon désir de me sentir vivant et de me confronter à l'inconnu, à l'instar de ces explorateurs qui affrontèrent leurs propres peurs et la nature pour pouvoir rejoindre le « Nouveau Monde », des terres inconnues et prometteuses, en traversant les océans pour découvrir de leurs propres yeux ce qui jusqu'alors n'existait pas, ces images inimaginables et par conséquent indescriptibles... [fig. 3]

Que sommes-nous dans le monde ? Que faisons-nous dans le monde ? Comment le regardons-nous ? Que sont les images ?

Je suis reconnaissant et émerveillé de savoir qu'il y a des images tous les jours et qu'à chaque seconde, minute, heure, le climat et les nuages nous permettent de voir ces images ; mais je suis aussi déçu lorsque je découvre que le monde n'est pas seulement ce que nous voulons ; c'est une découverte de ce que nous ne voulons pas...

Au Chili, mon père possède un atelier dans la banlieue de Santiago ; son atelier est à la fois maison et bateau, un lieu où il construit des expériences... C'est là que je suis né. C'est là que j'ai grandi. Avec des images incompréhensibles mais aussi magnifiques... [fig. 4] Quand on est enfant, les images possèdent ces deux facettes, mais une fois devenu adulte, on essaie de

les comprendre – même si je ne suis pas certain d'y être pour l'instant parvenu –. Mon père fabrique aujourd'hui des voiles de yacht, mais il fabriquait aussi jadis des automobiles, des bateaux miniature, il m'a appris à manier les armes, à tirer, à chasser. Dans son atelier, il construit lui-même ce qu'il imagine. Et c'est là qu'a eu lieu la découverte du monde pour moi, dans ce petit atelier, avec une maison en bois et une machine à coudre enterrée dans le sol, pour que celui-ci se transforme en un immense plan de travail sur lequel on trace des cartes des vents... Ce plan de travail était pour moi le monde et aujourd'hui le monde pourrait être ce plan de travail, sur lequel sont projetées des images et sont tracés des horizons que nous foulons tous les jours de nos pieds.

Il y a quelques années, au cours d'une conversation avec Guillermo Cifuentes, ami cher à mon cœur et grand artiste, nous parlions des images et de leurs sons, de leur monotonie, de la difficulté qu'il y a à les trouver et du fait que, pour les chercher, il est parfois quasiment nécessaire de partir en chasse. Mais, tandis que nous discutons, mon ami me fit me rendre compte d'une chose pourtant évidente : il me demanda d'écouter le bruit de la pluie, ce bruit monotone mais qui, pour une raison mystérieuse, n'est pas ennuyeux parce qu'il semble toujours différent... Il en va sans doute de même du flux et reflux des vagues ou des battements du cœur... Toujours rythmiques, toujours les mêmes, mais toujours différents. C'est pour cela que je veux fabriquer une image du monde sans coupes et en traversant la mer, parce que c'est en quelque sorte le va-et-vient de la vie, sa représentation, semblable à l'image projetée par un instrument qui lit nos pulsations, mais avec la force déchirante de la nature qui y est reflétée.

Quelques années plus tard, j'ai imaginé l'horizon et combien il était simple de songer que, si la terre est ronde, cela signifie qu'aucune ligne n'est droite, c'est-à-dire que, chaque fois que je regarde l'horizon, mon regard est sûre-

ment en train de croiser celui de quelqu'un d'autre, et que, si nous pouvions dessiner les lignes du regard de chacun, peut-être vivrions-nous dans un seul et même monde... Il semble que la mer joue ce rôle, qu'elle est là, qui nous unit et nous sépare, nous incite à aller au-delà, nous invite à nous aventurer vers l'inconnu, à nous sentir vulnérables face à sa présence grandiose... La mer est là... imposante, toujours précise, la mer toujours nous surprend... Pleine de furie... Comme l'est aussi la vie, magnifique à contempler parfois, mais pas toujours...

Le 25 janvier 2013, alors que j'écrivais une partie de ce texte, j'ai reçu un *e-mail* de ma mère, qui venait d'être opérée des yeux. Son *e-mail* disait : « Mon cher fils, je vois ce que je n'avais jamais vu, vraiment, maintenant je vois la Vierge sans mes lunettes, alors que ça n'avait jamais été le cas. » Les images sont ainsi, certaines arrivent immédiatement et d'autres mettent des années à être vues... Ma mère a mis 73 ans à voir la Vierge qui se trouve devant sa maison... Jusqu'alors, elle avait toujours mieux vu le monde à travers un microscope, les yeux pointés vers le bas. Malgré cela, son imagination a toujours été dirigée vers le haut, voyant dans les cellules des galaxies au-delà de la terre, observant des univers différents, surgis de la vie et de l'histoire d'autres femmes. Elle imagine ce que nous pouvons voir, comment le monde commence à se redécouvrir une fois de plus devant nous...

Un Italien rencontré sur une île m'a raconté que, lorsque les Mayas, ces premiers découvreurs, regardaient les étoiles, ils voyaient le monde à l'envers, en négatif, c'est-à-dire que les étoiles étaient pour eux des trous qui laissaient passer la lumière de l'univers. Selon eux, notre monde obscur était éclairé par de petits points, des orifices qui les guidaient sur leur chemin, puisqu'ils traçaient leur trajectoire de voyage en suivant une même

étoile qui se levait et se couchait en direction de leur destination. « Aujourd'hui on ne voyage plus, on ne fait que se déplacer à l'intérieur du monde », m'a dit un jour une amie. Pour voyager, il suffirait de fermer les yeux et d'imaginer, mais cela devient de plus en plus difficile et complexe, à cause de notre conception différente de l'aventure et du défi, à cause de notre conception différente du monde, de la réalité et des rêves... Comment pouvons-nous tracer un itinéraire ou la carte d'un monde dont nous ne connaissons rien ?

Aujourd'hui, nous pouvons traverser le monde. Mais le faire les yeux ouverts, c'est comme voir la vie passer sans en perdre une seconde ; et cette image-là est impossible... Cette image est celle que j'imagine et veux montrer... Pour moi, fermer les yeux ne suffit pas... Je dois aller chercher ces images impossibles, même si cela implique pour moi d'être confronté à mes propres peurs, à une langue que je ne connais pas, à un rythme corporel différent, à un voyage que je n'ai jamais fait sur des mers où je n'ai jamais été aussi longtemps... Ces mers inconnues sont celles que je découvrirai dans quelques jours maintenant parce que je pars avec la tâche d'enregistrer en un plan-séquence le voyage du *Pacific Breeze* depuis l'Amérique du Sud jusqu'à l'Europe, de réaliser à l'intérieur du cargo un certain nombre de films par jour et de textes pour un livre. Ce qui me motive à faire cela, c'est en grande partie ma nostalgie de la poétique des images et la déception que je ressens face aux images qui en sont dépourvues, et qui saturent notre vie de tous les jours.

Car les images ne peuvent être comprises que grâce à leur poétique et à ce qu'il y a derrière elles. C'est pourquoi je cherche des images qui m'impressionnent en premier lieu, je cherche des images qui soient vivantes par nature et non du fait d'une caméra qui leur donnerait vie, mais cette recherche est une recherche de plus en plus difficile... La crainte des voya-

geurs de jadis venait de ce qu'ils croyaient que seule une partie du monde était accessible, que personne n'était capable de traverser un océan imaginaire et de survivre au climat torride près de l'équateur, pour passer de l'autre côté du monde. C'est cela que l'homme n'a pas encore pu vaincre, la force de la nature, sa dimension... Et c'est cela que je recherche. Pour moi, les images doivent être comme la nature : comme disait Werner Herzog « la nature doit être sauvage, elle doit bouger, ce n'est pas un décor ».

Ce que je veux, c'est simplement offrir une image, une de ces images impossibles... Unir deux points du monde en une image qui nous fasse repenser l'importance du voyage comme quelque chose de vital pour l'art, pour la vie, pour ce que nous sommes aujourd'hui, car, aujourd'hui, malgré l'instantanéité des communications, le monde semblerait plutôt se séparer de plus en plus et devenir de plus en plus lointain, artificiel... Moi, je veux voir les levers de soleil et sentir la lenteur d'un voyage violent, en un lieu où ralentir ou s'arrêter n'est pas possible... Alors pourquoi devrais-je couper une image ?

Chaque fois que je voyage, je me demande si je reviendrai... si je reviendrai là où je me trouve, si je reverrai ce que j'ai vu, si je retournerai au lieu d'où je suis parti... Chaque fois que j'arrive à un endroit, j'essaie de le vivre, d'y être totalement, mais il est inévitable de penser à l'endroit vers lequel on se dirige, à celui d'où l'on vient, et il est impossible de ne pas regarder en arrière. J'aime cela dans les voyages, leur côté contemplatif, incertain... Parce qu'il faut toujours redécouvrir... Et parce que l'histoire peut toujours être racontée depuis plusieurs lieux différents...

Peut-être aurait-il été bon que la terre soit plate, le monde carré, et qu'au bout de l'horizon il n'y ait tout simplement rien, comme au bout du plan de travail de mon père... Peut-être la déception des images passe-t-elle non

pas par ce que nous voyons mais par nos attentes, par ce que nous espérons voir... Peut-être cette image impossible dérive-t-elle de l'incertitude d'arriver de l'autre côté ou de ces images invisibles qu'il y a autour de chaque personne et de chaque lieu... Peut-être la vision de face n'est-elle jamais fixe et bouge-t-elle en permanence, peut-être condense-t-elle à son tour ce que nous voyons et ce que nous imaginons...

Peut-être vais-je me rendre compte, au moment de jeter l'ancre après vingt jours passés sur la mer à bord du *Pacific Breeze*, [fig. 5] que j'aurais dû regarder de ce côté-ici et que l'Europe n'a pas quitté l'Europa, ce bateau qui a quitté Valparaiso sans moi... Peut-être, à l'issue de ce lent voyage, me rendrai-je compte que, sur la mer, il n'y a pas d'horizon et qu'il y a toujours quelque chose qui nous bouche la vue, comme dans les villes...

Paris, 07/02/2013 / Santiago, 03/03/2013

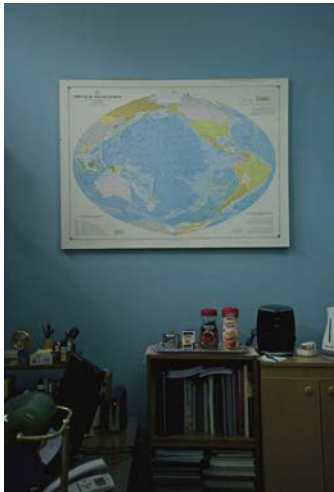
Lat. 49°

Lat. 33°

Traduction : Aurore Perrin



1



2



3



4



5

EN TIERRA... LA LLEGADA SE VE LEJOS

Enrique Ramírez

Essaie de te représenter comment ils se lançaient dans l'inconnu, ignorants de la route à suivre, perdus dans l'infini.

Stefan Zweig, *Magellan*, París, 1938.

En algunos días más inicio un viaje desde un continente a otro. La fecha de partida aún no es segura, ya he perdido dos barcos por diferentes razones, y comienzo a entender que mi idea de atravesar de un país a otro por el mar es más compleja de lo que creía. Las aguas internacionales parecen estar repletas de muros invisibles lo que me hace pensar que el mar es menos libre que muchos otros horizontes... Cuando uno imagina muros, imagina generalmente muros físicos, de concreto, altos y grises, enterrados en la tierra, obstáculos que impiden pasar a otro lugar, pero también existen muros invisibles, imaginarios y limítrofes, contruidos para resguardar la propia economía frente a los países vecinos, son líneas apenas perceptibles trazadas virtualmente sobre una superficie. Pero los muros marinos son nuevos para mí, y parecen ser muy altos y extensos en Chile... Para cruzar el mundo por el mar, al parecer no solo debo tener nacionalidad, pasaporte, residencia, sino también debo tener un perfil bioquímico, agudeza visual, audiometría tonal, orina completa, electrocardiograma, radio X de tórax, test de Elisa, fotos con fondo azul marino, hoja de antecedentes, curso de seguridad y familiarización a bordo... Pero lo único cierto, hasta ahora, es que necesito el apoyo, la convicción y gestión de muchas personas que se han cruzado en mi camino y cuya perseverancia me acompaña mientras intento y logro subir a un buque carguero para salir a navegar por aguas internacionales y filmar... Parece ser un viaje utópico, una aventura en la que todos los que me han ayudado se embarcan junto a mí.

¿Por qué es tan difícil salir del propio país y al mismo tiempo tan complejo entrar en él?

Hace ocho días atrás debía partir en el *Europa*, pero me quedé varado frente al mar, en el puerto de Valparaíso (el último puerto estatal que quedaba en Chile, ya que al parecer fue vendido recientemente a compañías privadas). Ese día, tuve que permanecer junto a todo mi equipaje en la oficina marítima, mientras un funcionario intentaba descifrar

en un manual qué debía hacer conmigo, porque mi rol como pasajero invitado en un buque carguero parecía no estar claramente reglamentado y, al contrario de lo que yo imaginaba, no es común en estos días. Me quedaban 5 horas para embarcar en el *Europa* y las oficinas cerraban en dos horas más. Junto a las personas de la compañía naviera corrimos hacia otra sección del mismo departamento para que alguien pudiera explicarnos concretamente qué papeles requería y qué exigencias debía cumplir para embarcar y navegar por aguas internacionales... Luego de una hora de espera, finalmente me informan que no podré viajar porque para poder tener el derecho de salir del país por vía marítima necesito presentar ante la autoridad portuaria una serie de exámenes médicos y realizar un curso básico, de “supervivencia y familiarización a bordo”, reconocido por la Organización Marítima Internacional e impartido por un instituto acreditado. Entonces el *Europa* partió sin mí...

Siempre que me traslado en avión tengo el temor que alguien me retenga por alguna razón incomprensible. Nunca ha sucedido. Pero esta vez, mi imagen frente a un barco que se alejaba, esa '*Europa*' que se iba frente a mí, que me daba la espalda en mi propio país y que partía sin que yo estuviera a bordo; esa, era una imagen magnífica de las que no vemos todos los días, hecha para ser filmada... Una imagen simbólica, repleta de decepción y maravilla. '*Europa*' se me escapaba de las manos... Y sí se escapaba, pues no tengo un pasaje de avión y no estoy dispuesto a abandonar la razón por la que estoy ahora aquí en Chile.

Días más tarde, para realizar de forma intensiva el curso requerido por las autoridades marítimas e intentar embarcarme nuevamente con rumbo a Europa, debo ir a vivir a Valparaíso, un lugar, a mí parecer, con una rara identidad: una ciudad extraña, caótica, que pareciera 'no estar ni aquí ni allá'... [fig. 1] Es verano en América del Sur y estoy nuevamente frente al mar, pero debo estar tres días completos encerrado en un Instituto para prepararme para el viaje. Sin embargo, en esos días, y quizás porque me encuentro con la sensación de estar navegando en tierra, empiezo a descubrir en esta ciudad cosas que me llaman la atención, entre ellas un mapa instalado en una oficina pública que no muestra a Europa en el centro del mundo sino que al inmenso océano en él... [fig. 2] Ese mapa me hace pensar en cuán acostumbrados estamos de ver el mundo desde un mismo lugar, ya que cada vez que miramos un atlas vemos generalmente a Europa en el centro ¿pero acaso esa disposición de los continentes no debería

depender realmente de dónde nos encontramos? ¿Desde qué posición necesitamos observar para comprender lo que nos rodea? Recuerdo que alguien me preguntó una vez si el atlas en América del Sur tenía a las Américas en el centro, eso significaría que quizás Asia se caería y Europa pasaría a estar al borde de la mesa, casi al margen... Por otra parte, América mirada desde el lado europeo aún es un continente disponible, como decía Raúl Ruiz, en el que sus habitantes aún parecen ser invisibles, o transparentes.

Al parecer, la historia siempre puede contarse desde varios lugares diferentes... El viaje que realizaré ¿es un viaje a la inversa? Pero ¿qué sentido tiene hacer un viaje así? ¿A la inversa de qué? ¿A la inversa de los primeros exploradores del mundo? Es como pensar que quizás Babel estaba en Valparaíso o quizás está bajo Dunkerque.... Quién sabe...

Durante los días que siguen en Valparaíso, recibo noticias de un nuevo buque y una nueva fecha de embarque. Viajaré a un 'Nuevo Mundo' y ese nuevo mundo se iniciará en un barco frigorífico, tipo *reefer*, construido el año 1990, con bandera de Marshall Island, que transporta fruta chilena y tiene tripulación ucraniana. He sido invitado a subir a ese barco, que se llama *Pacific Breeze*, gracias a la compañía holandesa *Seatrade* que tiene sucursal en Bélgica y Chile. Ese será mi nuevo mundo, mi laboratorio audiovisual flotante, un mundo que durará alrededor de veinte días y cuyo destino a pesar de ser claro no es seguro, porque no depende solo del hombre sino de la voluntad de la naturaleza y de la coordinación de los intercambios comerciales. Mi plan es arribar en Dunkerque, Francia, pero mi barco tiene una ruta comercial definida cuyo destino final es San Petersburgo, Rusia, pasando por el puerto de Balboa, el Canal de Panamá y el puerto de Flushing en Holanda. Así comienza mi viaje nuevamente, este viaje que atraviesa el Pacífico y el Atlántico, una travesía por el agua...

Sin embargo este es un viaje que, a pesar de concretarse hoy, se inició hace mucho tiempo en mi imaginación; también en verano, también frente al mar... Hace 3 años en Río de Janeiro, Brasil, bajo 35 grados de calor y mientras un misil hacía explotar un helicóptero de policías, mientras esa ciudad se transformaba cambiando su imagen idílica y la transpiración por el calor se volvía transpiración por la incertidumbre, recibí en mi correo un film que me hizo recordar una idea que yo tenía desde el año 2009 y que hasta entonces no sabía que estuviera tan presente en mi cabeza. El film

que recibí era el plano secuencia más antiguo, realizado en San Francisco, Estados Unidos, con una cámara situada en un tranvía que avanzaba descubriendo poco a poco la ciudad. Un film que hace que los ojos vuelvan a creer que aún hay imágenes por descubrir... Así, en ese contexto, volví a recordar esa idea que siempre quise realizar: hacer un plano secuencia que cruzara el mundo, que lo imaginara, que lo descubriera de nuevo. Un plano secuencia que surgiera de una travesía, de un largo viaje, de mi anhelo por sentirme vivo y enfrentarme a lo desconocido, como aquellos exploradores que encararon sus propios temores y confrontaron a la naturaleza para poder llegar al 'Nuevo Mundo', a tierras desconocidas y prometedoras, cruzando océanos para descubrir con sus propios ojos aquello que hasta entonces no existía, aquellas imágenes inimaginables y por tanto imposibles de describir... [fig. 3]

¿Qué somos en el mundo? ¿Qué hacemos en el mundo? ¿Cómo lo miramos? ¿Qué son las imágenes?

Estoy agradecido y maravillado de saber que hay imágenes todos los días y que cada segundo, minuto, hora, el clima y las nubes hacen posible que veamos esas imágenes, pero también me decepciono al descubrir que el mundo no es solo lo que queremos, es también descubrir lo que no queremos...

En Chile mi padre tiene un taller a las afueras de Santiago, su taller es casa y barco, un lugar de construcción de experimentos... Ahí nací. Ahí crecí. Con imágenes incomprensibles pero también magníficas... [fig. 4] Cuando uno es niño las imágenes están repletas de esas dos cosas, pero cuando uno es grande trata de entenderlas –aunque no estoy muy seguro de hacerlo aún. Mi padre hoy hace velas de yates, pero hizo autos, hizo barcos en miniatura, me enseñó a ocupar las armas, a disparar, a cazar. En su taller él hace lo que imagina. Y ahí está el descubrimiento del mundo para mí, en ese taller pequeño, con una casa de madera y una máquina de coser enterrada en la tierra para que el piso se convierta en un gran mesón de trabajo, en el que se trazan mapas de viento... Ese mesón era el mundo para mí y hoy podría ser el mundo ese mesón, en el cual se proyectan imágenes y se trazan horizontes que pisamos cada día.

Hace unos años atrás, conversando con un querido amigo mío y gran artista Guillermo Cifuentes, hablábamos de las imágenes y de sus sonidos, de lo monótono que son, de cuánto cuesta encontrarlas y que para buscarlas era

necesario casi salir de casería. Pero mientras conversábamos lo que mi amigo hizo fue que me diera cuenta de algo muy obvio: me dijo que escuchara el sonido de la lluvia, ese sonido monótono pero que por alguna razón no aburre porque parece ser siempre diferente... Lo mismo parece ocurrir con el vaivén de las olas o con el latido del corazón... Siempre rítmico, siempre el mismo pero siempre distinto. Por eso quiero hacer una imagen del mundo sin cortes y cruzando por el mar, porque es como el vaivén de la vida, su representación, similar a la imagen arrojada por un instrumento que lee nuestras pulsaciones pero con la fuerza desgarradora de la naturaleza reflejada en ella.

Años después imaginé el horizonte y lo simple que era pensar que si la tierra es redonda quiere decir que ninguna línea es recta, es decir que cada vez que miro al horizonte seguramente estoy cruzando la mirada con alguien más y si pudiéramos dibujar las líneas de la mirada de cada uno quizás viviríamos en un solo mundo... Parece ser que el mar cumple ese rol, está ahí uniendo y separándonos, atrayéndonos a ir más allá, invitándonos a aventurarnos en lo desconocido, a sentirnos débiles frente a su grandiosidad... Ahí está el mar... imponente, siempre certero, siempre sorprendiéndonos... Lleno de furia... Como también lo es la vida, así, magnífica de contemplar y otras veces no...

El 25 de enero de 2013, mientras escribía parte de este texto, recibí un e-mail de mi madre, quien recientemente se había operado los ojos. Su e-mail decía: "Mi querido hijo, veo lo que nunca había visto, esto es en serio, ahora veo la Virgen sin lentes, lo que antes nunca fue así". Así son las imágenes, llegan rápido y otras tardan años en ser vistas... 73 años tardó mi madre en ver la Virgen que esta frente a su casa... Hasta entonces siempre había visto mejor el mundo a través de un microscopio, con los ojos hacia abajo, pero a pesar de ello su imaginación siempre estuvo dirigida hacia arriba, viendo en las células galaxias más allá de la tierra, observando universos distintos surgidos de la vida de otras mujeres y su historia. Imagina lo que podemos ver, cómo el mundo comienza a redescubrirse una vez más frente a nosotros...

Un italiano que encontré en una isla me contó que cuando los mayas miraban las estrellas veían el mundo al revés, en negativo, es decir, las estrellas eran para ellos huecos que dejaban pasar la luz del mundo. Nuestro oscuro mundo iluminado a través de pequeños puntos u orificios que guiaban el camino a aquellos primeros descubridores, quienes trazaban

su trayectoria de viaje en base a una misma estrella, que tuviera su salida y su puesta en dirección a su destino. "Hoy ya no viajamos, sólo nos trasladamos dentro del mundo", me dijo una amiga una vez. Para viajar bastaría simplemente con cerrar los ojos e imaginar, pero eso se hace cada vez más difícil y complejo, por nuestra concepción distinta del tiempo, por nuestra concepción distinta de la aventura y el desafío, por nuestra concepción distinta del mundo, de la realidad y de los sueños... ¿Cómo podemos trazar una ruta o el mapa de un mundo del que nada conocemos? Hoy, podemos cruzar el mundo pero hacerlo con los ojos abiertos es como ver la vida pasar sin perder un segundo; y esa es una imagen imposible... Esa imagen es la que imagino y quiero mostrar... Para mí cerrar los ojos no basta... Tengo que ir a buscar esas imágenes imposibles, aunque eso signifique enfrentarme a mis propios miedos, a un idioma que no conozco, a un ritmo distinto del cuerpo, a un viaje que nunca he hecho, por mares en los que nunca he estado por tanto tiempo. Esos mares desconocidos son los que en algunos días más descubriré porque voy con la tarea de registrar en un plano secuencia el viaje del *Pacific Breeze* desde América del Sur hasta Europa, realizar al interior del buque una serie de películas por día y de textos para un libro. Lo que me motiva a hacer esto es en gran parte la nostalgia que tengo por la poética de las imágenes y la decepción que tengo de las imágenes ausentes de ella, y que saturan nuestro día día. Porque las imágenes solo se pueden entender gracias a su poética y a lo que hay detrás de ellas, por eso busco imágenes que me impresionen a mí antes que a nadie, busco imágenes que sean vivas por naturaleza y no por una cámara que les da vida, pero esa búsqueda es una búsqueda cada vez más difícil... El temor de antiguos viajeros era creer que solo una parte del mundo era accesible, que nadie era capaz de cruzar un océano imaginario y sobrevivir al clima tórrido cerca del ecuador, para pasar al otro lado del mundo. Eso es lo que el hombre aún no ha podido vencer, la fuerza de la naturaleza, su dimensión... Y eso es lo que busco. Para mí las imágenes deben ser así como la naturaleza, como decía Werner Herzog "*la nature doit être sauvage elle doit bouger, ce n'est pas un décor*". Lo que quiero es simplemente regalar una imagen, una imposible... Unir dos puntos del mundo en una imagen que nos haga repensar sobre la importancia del viaje como algo vital para el arte, para la vida, para lo que somos hoy en día, porque hoy a pesar de la instantaneidad de las comunicaciones, el mundo pareciera separarse cada vez más y volverse cada vez más lejano, artificial... Yo, quiero ver los días amanecer y sentir la

lentitud de un viaje violento, en un lugar donde detenerse o parar no es posible... Entonces ¿por qué debiera cortar una imagen?

Cada vez que viajo, pienso en si volveré... si volveré a estar donde estoy, si volveré a ver lo que vi, si volveré a volver desde donde partí... Cada vez que llego a un lugar trato de vivirlo, de estar ahí, pero es inevitable pensar en el lugar hacia donde vas, de donde vienes, y es imposible no mirar hacia atrás. Eso me gusta de los viajes, lo contemplativos que son, lo inciertos... Porque siempre hay que volver a descubrir... Y porque la historia siempre puede contarse desde varios lugares diferentes...

Tal vez, habría sido bueno que la tierra fuera plana, el mundo cuadrado, y que al final del horizonte simplemente no hubiera nada, como la mesa de mi padre... Tal vez, la decepción de las imágenes no pasa por lo que vemos sino por las expectativas de lo que esperamos ver... Tal vez, aquella imagen imposible deriva de la incertidumbre de llegar al otro lado o de esas imágenes invisibles que hay alrededor de cada persona y de cada lugar... Quizás, la visión de frente nunca es fija y siempre se mueve, condensa a su vez lo que vemos y lo que imaginamos...

Quizás me dé cuenta al arribar después de veinte días en el mar sobre el *Pacific Breeze*, [fig. 5] que debería haber mirado más hacia acá y que Europa siempre estuvo sobre el *Europa*, ese barco que se fue de Valparaíso sin mí... Quizás, después de este lento viaje, me dé cuenta que en el mar no hay horizonte y siempre hay algo que nos tapa la vista, como en las ciudades...

París 07/02/2013 / Santiago 03/03/2013

Lat 49°

Lat 33°

ON LAND... ARRIVAL LOOKS FAR AWAY

Enrique Ramírez

*Try to imagine how they thrust themselves into the unknown,
Not knowing which route to follow, lost in infinity.*

Stefan Zweig, *Magellan*, Paris, 1938

In a few more days I will begin a trip from one continent to another. The departure date is not yet certain, because I have already missed two vessels for different reasons, and I am beginning to understand that my idea of going from one country to another by sea is more complex than I had thought. International waters seem to be full of invisible walls, which make me believe that the sea is less free than many other horizons... When you imagine walls, you generally think of tall grey physical walls made of cement, embedded in the ground, like obstacles that keep you from going from one place to another, but there are also invisible walls which are imaginary and adjacent, built to safeguard your economy in relation to neighboring countries, like barely perceptible lines virtually drawn across a surface. But sea walls are new to me, and they seem to be very high and long in Chile... To go across the world on the ocean, it appears you don't only need a nationality, a passport, and residency, but you also need to have a biochemical analysis, sharp vision, a tonal audiometry exam, a complete urine exam, an electrocardiogram, a chest X-ray, an Enzyme-linked immune sorbent assay (ELISA), photographs with a dark blue background, a non criminal record, an onboard safety and familiarization course... But the only certainty for now is that I need the support, the conviction and the guidelines of many people who have crossed my path and whose perseverance accompanies me while I try and am able to get on a cargo ship to go out and navigate on international waters so that I can film... It seems like a utopian trip, an adventure in which everyone who has helped me is boarding with me.

Why is it so difficult to leave your country and just as hard to get back in? Eight days ago I should have departed on the *Europa*, but I ended up stranded by the sea at the port of Valparaiso (the last government-run port left in Chile, although it seems it was recently sold to the private sector). That day I had to stay with my luggage in the shipping office while an official was trying to decipher a handbook to see what he should do with me,

because my role as a guest passenger on a cargo ship did not seem properly regulated, and contrary to what I imagined, it is not so common nowadays. I had 5 hours left to board the *Europa* and the office was closing in two hours. Some employees from the shipping company and I ran to another section of the same department so that someone could specifically explain to us what documents were required and which demands must be met before boarding and navigating into international waters... After an hour of waiting, I was finally informed that I could not travel, because in order to have the right to leave the country by sea I needed to present a series of medical exams to the port authority and do a basic course on “on-board survival and familiarization”, as recognized by the International Maritime Authority and taught by an accredited institution. So the *Europa* left without me...

When I travel by air I am always worried that someone will detain me for some incomprehensible reason. It has never happened. But this time, the image of myself watching a boat departing, that ‘*Europa*’ going past me, turning its back on me in my own country and leaving without me on board; that was a magnificent image that we don’t see every day, meant to be filmed... A symbolic image full of deception and wonder. The ‘*Europa*’ was getting away from me... And yes, it did get away, because I do not have an airplane ticket and I am not willing to give up the reason for which I am now here in Chile.

A few days later, in order to attend the course required by the maritime authorities and to be able to board a boat back to Europe, I have to go and live in Valparaiso. I think it’s a place with a rare identity: a strange chaotic city that seems to be ‘neither here nor there’... [fig. 1] It is summer in South America and I am again facing the sea, but I have to be penned up in an Institute for three full days to prepare for the trip. Nevertheless, during those days, and perhaps because I have the feeling I am navigating on land, I start to discover things in the city that strike me, among them, a map hanging in a public office that doesn’t show Europe as the center of the world but the immense ocean on it instead... [fig. 2] That map makes me think how used we are to seeing the world from the same place, because every time we look at an atlas we generally see Europe in the middle of it, but shouldn’t this arrangement of the continents really depend on where we happen to be? What position do we have to observe from in order to understand our

surroundings? I remember that someone once asked me if the South American atlas placed the Americas in the center, which would mean that perhaps Asia would fall off and Europe would slide onto the edge of the table, almost onto the sidelines... On the other hand, as Raul Ruiz used to say, seen from the European side, America is still an accessible continent whose inhabitants still appear to be invisible, or transparent.

To all appearances, the story can always be told from different angles... Is the trip I'm going to take a trip in reverse? But what sense would a trip like that make? The reverse of what? The opposite of the trips of the world's first explorers? It's like thinking that perhaps Babylon used to be in Valparaiso, or maybe it's lying underneath Dunkirk...

During the following days in Valparaiso, I receive news of a new ship and a new departure date. I will travel to a 'New World' and this new world will begin on a reefer vessel with frozen cargo, built in the year 1990, flying the flag of the Marshall Islands; it transports Chilean fruit and has a Ukrainian crew. I have been invited to board this ship called the *Pacific Breeze*, thanks to the Dutch company *Seatrade*, which has branches in Belgium and Chile. This will be my new world, my floating audiovisual laboratory, a world that will last about twenty days and whose destination, in spite of being clear is not certain, because it doesn't depend only on man but upon the will of nature and the coordination of commercial exchange. My plan is to arrive in Dunkirk, France, but my vessel has a defined commercial route with a final destination at St. Petersburg, Russia, and will pass through the port of Balboa, the Panama Canal and the port of Flushing in Holland. Thus my trip begins anew, this trip that crosses the Pacific and the Atlantic, a sea journey...

Nevertheless, in spite of taking place today, this is a trip that began long ago in my imagination; also in summer, also by the sea... 3 years ago in Rio de Janeiro, Brazil, in 35 degree heat, while a missile was blowing up a police helicopter, while that city was transforming itself by changing its idyllic image, and sweat from the heat turned into sweat caused by uncertainty, I received a film by email that reminded me of an idea I had had since 2009 and until then I hadn't known how prevalent it was in my head. The film I received was the oldest sequence shot, filmed in San Francisco, USA, by a camera attached to a streetcar that slowly advanced and discovered the city little by

little. A film that makes the eyes believe once more that there are still images to be discovered... So in this context I was reminded of the idea of what I always wanted to do: take a trip around the world to film a sequence shot that would imagine it, that would discover it anew. A sequence shot that would arise from a voyage, from a long trip, from my desire to feel alive and face the unknown, like those explorers who faced their own fears and confronted nature in order to be able to go to the 'New World', to unknown and promising lands, crossing oceans to discover with their own eyes that which did not exist before, those unimaginable images which are therefore impossible to describe... [fig. 3]

What are we in the world? What are we doing in the world? How do we see it? What are the images?

I am thankful and amazed to know that there are images every day, and that every second, minute, and hour, the climate and the clouds make it possible for us to see these images, but I am also disappointed to find out that the world is not only what we want, it is also the discovery of what we do not want...

My father has a workshop in the Santiago suburbs, his workshop is a house and a ship, a place for doing experiments... Where I was born. Where I grew up. With incomprehensible, yet magnificent images... [fig. 4] When one is a child images are full of both things, but when you are grown up, you try to understand them-although I am not sure I can do that yet. Today my father makes sails for yachts, but he used to make cars, he made miniature boats, he taught me to use guns, to shoot, to hunt. In his workshop he does what he imagines. And that's where the discovery of the world is for me, in that small workshop, with a wooden house and a sewing machine embedded in the ground, turning the floor into a large work desk where wind maps can be drawn... This desk was the world to me and today the world could be that desk, where images are projected and lines we step on every day are drawn. A few years ago I was conversing with a dear friend of mine and a great artist, Guillermo Cifuentes, we were speaking about images and their sounds, about how monotonous they are, how difficult it is to find them, and to search for them, it was almost necessary to go out hunting. But as we talked, my friend made me realize something very obvious: he told me to listen to the sound of rain, that monotonous sound which for some reason

is not boring because it always seems to be different... The same thing seems to happen with the coming and going of waves or the beating of the heart... Always rhythmic, always the same but always different. That is why I wish to create an image of the world without any cuts by crossing the ocean, because it is like the fluctuations of life, like its representation, similar to the image produced by an instrument that reads our pulsations but with the devastating force of nature reflected in it.

Years later I imagined the horizon and how simple it is to think that if the Earth is round, it means that no line is straight, in other words, every time I look at the horizon I am certainly exchanging glances with someone else and if we could draw the lines of each one's glance, perhaps we would be living in a single world... It seems the sea carries out that role, there it is uniting and separating us, attracting us to go beyond, inviting us to venture into the unknown, to feel our weakness before its grandeur... There is the sea... Imposing, always there, always surprising us... Full of fury... Just like life, therefore, magnificent to contemplate and other times not so much...

On January 25, 2013 while I was writing part of this text, I received an email from my mother who recently had eye surgery. Her email said: "My Dear Son, I can see what I had never seen before, seriously, now I see the Virgin without glasses, it was never this way before". That's how images are, they come rapidly and others take years to be seen... It took my mother 73 years to see the Virgin in front of her house... Until then she had always seen the world better through a microscope, with her eyes looking down, but in spite of that her imagination was always directed upwards, she could see galaxies beyond the earth in cells, she could observe different universes through the lives of other women and their stories. Imagine what we can see, how the world will begin to be rediscovered again before us.

An Italian I met on an island once told me that when the Mayans looked at the stars they saw the world in reverse, in negative, that is, for them the stars were holes that let light into the world. Our dark world, illuminated by means of small dots or orifices that lit the way for those first discoverers, who plotted the trajectory of their travel based on a single star that rose and set in the same direction as their destination. A friend once told me, "Today we don't travel anymore, we just move around inside the world". To travel you can simply close your eyes and imagine, but this is becoming ever more difficult

and complex today because of our different concept of time, because of our different concept of adventure and challenge, because of our different concept of the world, of reality and dreams... How can we trace out a route or map of a world we don't know anything about?

Today we can travel around the world but doing it with open eyes is like watching life pass by without missing a second; and that is an impossible image... That image is the one I am imagining and wish to show... For me it's not enough to close my eyes... I have to go and search for those impossible images, even if it means facing my own fears, in a language I don't know, at a body rhythm different from my own, on a trip I have never made, by seas on which I have never been upon for such a long time. Those unknown seas are the ones that I will discover in a few more days because I have taken on the task of doing a sequence shot of the trip on the *Pacific Breeze* from South America to Europe, and making a series of films by day inside the ship and writing texts for a book. I am motivated to do this mostly because of the great nostalgia I feel for the poetry of images and the disappointment I feel about images that don't have it and saturate our daily lives.

Since images can only be understood by means of their poetry and that which stands behind it, I search for images that make an impression me before anyone else, I search for images that are alive by nature and not seen through a camera that gives them life, but that search is becoming more and more difficult... The fear of ancient travelers was their belief that only a part of the world was accessible, that no one was capable of crossing an imaginary ocean and surviving the steamy climate of the equator in order to get to the other side of the world. This is what man has not yet been able to overcome, the force of nature, its size... And this is what I am searching for. For me images should be like nature, as Werner Herzog said, "nature must be wild, she has to move, it is not a decoration".

All I want to do is give the gift of an image, an impossible one... Join two points of the world into an image that makes us rethink the importance of travel as something vital for art, for life, for what we are today, because today in spite of instant communication, the world seems to be more separated than ever and is becoming ever more distant, artificial... I want to see the dawn of each day, and feel the slowness of a violent trip, in a place where it is not possible to slow down or stop... So, why should I leave out any image, or cut it?

Every time I travel I wonder if I will return... If I will return to be where I am, if I will once more see what I saw, if I will go back to where I started... Each time I arrive somewhere I try to live it, to be there, but it's inevitable to think about the place you are going to, where you are coming from, and it's impossible not to look back... That's what I like about trips, how contemplative they are, how uncertain... Because you always have to discover again... And because the story can always be told from several different angles...

Perhaps it would have been a good idea if the earth had been flat, the world square, and at the end of the horizon simply nothing, like my father's desk... Perhaps images let us down because they have nothing to do with what we see but only with the expectation of what we hope to see... Perhaps that impossible image arises from the uncertainty of getting to the other side or from those invisible images surrounding each person and place... Perhaps the vision in front is fixed and every time it moves, it condenses what we see and imagine at the same time...

Perhaps upon arriving after twenty days at sea on the *Pacific Breeze*, [fig. 5] I will realize that I should have been looking beyond it all and that Europe was always on the *Europa*, that ship that sailed from Valparaiso without me... Perhaps after this slow voyage I will realize that the sea has no horizons and there is always something that covers up our view, like it does it in cities...

Paris 07/02/2013 / Santiago 03/03/2013
Lat 49° Lat 33°

Translated by Valene Georges Larsen

De l'autre côté

MARIE-THÉRÈSE CHAMPESME

*Horizon, es-tu loin ?*¹

*Je construis une machine
qui volera avec le vent et flottera sur la mer
afin de traverser le monde
pour pouvoir le regarder
depuis l'autre côté.*²

Il est toujours question de voyage dans le travail d'Enrique Ramírez. De voyage et du désir d'aller voir *de l'autre côté*.

Les gens dont il recueille le témoignage, à Santiago (*Paysage*³) ou à Calais (*Travel-ling*⁴) sont venus d'ailleurs, par nécessité d'échapper à un régime hostile, par espoir de trouver là-bas des conditions de vie plus humaines, ou simplement par envie de voir un autre continent.

Métaphore de la vie ou de la mort, le voyage est toujours une aventure, une confrontation avec l'inconnu. « La marche est importante pour tout le monde, dit l'un des *Charitables* de Béthune⁵ dans *Jusque-là*⁶. On va vers l'horizon, on ne sait pas toujours où on va, on va vers d'autres paysages, vers d'autres rencontres. »

Pour Enrique Ramírez, le vrai voyage se fait par la mer. Est-ce en voyant son père coudre des voiles de bateau qu'est né chez lui, dès l'enfance, ce désir de naviguer ? [fig. 1] Est-ce parce que son pays, le Chili, est bordé par l'océan sur 4300 kilomètres ? Est-ce parce que la mer reflète le ciel ou parce que c'est en pleine mer qu'on voit le mieux l'horizon, cette limite qui se déplace sans cesse ?

1 *Horizon*, 2009, installation vidéo : deux films de 22' et textes sur Internet. Voix off (texte d'Enrique Ramírez).

2 *Cartographies pour marins sur terre*, 2012, vidéo, 19'. Texte d'Enrique Ramírez.

3 *Paysage*, 2007, installation audiovisuelle.

4 *Travel-ling*, 2009, vidéo, 9'.

5 Depuis le 12^e siècle, la Confrérie des Charitables de Béthune accompagne les défunts jusqu'à leur inhumation.

6 *Jusque-là*, 2011, film HD, 40'.

La mer est ce qui relie les continents, ce qui, depuis des siècles, permet de partir à la « découverte » de l'autre monde. Mais nous ne sommes plus à l'époque de Christophe Colomb. À l'ère de la mondialisation, se croisent sur les océans les énormes porte-conteneurs, emblématiques du commerce international, et les embarcations fragiles des candidats à l'immigration. Sur un écran du diptyque vidéo de l'installation *Horizon*, un groupe d'hommes met à l'eau une cabane de plage à Sangatte ⁷, au bord de la mer du Nord.

Maison fragile, soumise au gré des courants, elle est ballottée par les vagues que font les gros navires. Sur l'autre écran, une jeune femme flotte sur une eau marécageuse, au milieu d'une forêt qu'on imagine lointaine. Autour d'elle apparaît le reflet de la cabane de plage qui entre ensuite lentement dans le champ de la caméra. Comme une bouteille à la mer qui aurait trouvé son destinataire. [2\]](#)

Le livre qui accompagne l'installation rassemble des photographies d'hommes vus de dos, contemplant un paysage. Certains sont au Chili, en Patagonie, d'autres en France, à Calais, dans ce qu'on appelle « la jungle ». Ils semblent se faire face, de chaque côté de l'horizon, mais certains rêvent encore de voyage tandis que les autres ont découvert un nouveau visage de la misère et de l'hostilité. Parce que la vie est une quête, voyager devrait être un droit. Mais « combien de frontières pour arriver chez soi ? » ⁸ [\[fig. 3\]](#)

⁷ Située à côté de Calais, la commune de Sangatte a hébergé, à partir de 1999, un important centre d'accueil (administré par la Croix-Rouge) pour les immigrés sans-papiers attendant de pouvoir rejoindre l'Angleterre. En 2002, le gouvernement français a fait fermer ce centre, contraignant les clandestins à vivre dans des abris de fortune, dans la « jungle » de Calais, qui, à son tour, a été démantelée en 2009.

⁸ *Horizon, voix off* (texte d'Enrique Ramírez).

Dans *Horizon, Jusque-là* ou *Cartographies pour marins sur terre*, les images de l'Europe et celles de l'Amérique du sud sont juxtaposées ou montrées en alternance. Dans *Océan*, Enrique Ramírez filme en continu le voyage d'un cargo, de Valparaiso à Dunkerque, offrant au spectateur des images de la traversée en temps réel. Le lien entre les deux continents est établi physiquement par l'artiste lui-même qui refait, à l'envers, le voyage des premiers explorateurs.

*On dit qu'ils ont été jetés depuis des hélicoptères,
attachés à des rails de train pour qu'ils ne revoient jamais la lumière.
Les mollusques les ont mangés...*⁹

Dans l'imaginaire des Chiliens, la mer est liée aussi au souvenir de la dictature : on a jeté dans l'océan le corps de nombreuses victimes assassinées. Les œuvres d'Enrique Ramírez réactivent cette mémoire. Dans *Jusque-là*, les images d'un homme masqué, traînant derrière lui des costumes noirs, font écho à celles des Charitables de Béthune portant un cercueil pour le mettre en terre. Étrange cérémonie que celle de cet homme au masque de diable, avançant péniblement les pieds dans l'eau et tirant un attelage de vêtements sans corps, dans un paysage de bout du monde. Les lents travellings qui suivent sa marche sont d'une nature tout autre que le reste du film, plus documentaire. Ils sont comme des apparitions, des images de rêve, où se rejoignent – dans la mémoire collective – les Indiens se moquant des conquistadors et le fardeau d'une Histoire plus récente. [fig. 4]

⁹ *Brises*, 2008, film 35mm, 12' Voix off (texte d'Enrique Ramírez).

C'est dans son film *Brises* qu'Enrique Ramírez évoque le plus explicitement la période de la dictature, ou plutôt les traces subjectives qu'elle a laissées en chacun. Dans la mémoire de l'artiste, enfant à cette époque, le souvenir des bombardements se mêle aux images de la mère et aux petits détails familiers : « Je me souviens de la nappe blanche dans la maison de ma mère, du riz aux œufs, des avions, des bombes, des cris, de la tendresse des mains qui me protégeaient, des coups, de tes yeux, du lait chaud... »

Accompagné par la caméra dans un long plan-séquence, un homme marche dans les rues de Santiago ; il s'approche du palais présidentiel et le traverse dans le sens interdit au public. Aujourd'hui, les visiteurs de La Moneda doivent entrer dans le palais du côté nord et en sortir au sud, sur la place de la Citoyenneté. Cette règle se veut un symbole politique : il ne faut pas regarder en arrière mais aller de l'avant. Enrique Ramírez refuse à la fois cette amnésie volontariste et un regard figé sur le passé. Il ne s'agit pas non plus d'accomplir ce qu'on appellerait un « devoir de mémoire ». Pour lui, l'Histoire est nôtre, l'Histoire fait partie du présent, elle imprègne nos vies comme nos villes. [fig. 5]

Mais il ne faut pas avoir peur, il faut savoir sauter dans le vide comme les plongeurs de *Mira*¹⁰, « courir dans un endroit interdit, entrer par la porte de derrière, faire du vélo sans les mains. »¹¹ Le risque et l'obstination font partie du travail d'Enrique Ramírez. Il a attendu un an l'autorisation d'entrer dans la Moneda de *l'autre côté*, il a filmé certains plans de *Jusque-là* dans des conditions particulièrement pénibles : « Nous avons tourné malgré les difficultés de déplacement, nous avons tourné malgré les conditions climatiques, ce soleil si brillant qu'il éblouit les yeux et aveugle les caméras, malgré le sel dans les ongles, les mains craquelées et le poids de l'eau sur

les tentes.¹² » Aujourd'hui, il filme le voyage d'un cargo en un seul plan, durant vingt-trois jours. Défi technique mais aussi humain : l'artiste passe trois semaines avec un équipage qu'il ne connaît pas et dont il ne parle pas la langue, il s'expose aux tempêtes et à tous les désagréments d'un long séjour en mer. Il semble que, pour Enrique Ramírez, chaque projet artistique doive être aussi une aventure personnelle.

Avec *Océan*, il nous propose de réfléchir à ce que sont aujourd'hui les relations entre les continents ; il nous offre un ensemble de documentaires sur la vie de ceux qui travaillent dans les ports ou sur les cargos, et un film de plus de trois semaines pour nous permettre, de jour comme de nuit, de contempler la mer et de rêver en imaginant ce qu'il y a *de l'autre côté*.

Francis Alÿs a intitulé son action à Jérusalem *Quelquefois, faire quelque chose de poétique peut devenir politique et quelquefois, faire quelque chose de politique peut devenir poétique*¹³. Enrique Ramírez, lui aussi, fait partie de ces artistes précieux dont le travail, jamais didactique, nous permet de rester en éveil : il nourrit à la fois notre conscience politique et notre sensibilité au potentiel poétique du monde.

10 *Mira*, 2004, vidéo, 9'.

11 *Brises*, voix off (texte d'Enrique Ramírez).

12 Enrique Ramírez, texte de présentation de *Jusque-là*.

13 *Sometimes doing something poetic can become political and sometimes doing something political can become poetic (The Green Line)*, 2004. En marchant, Francis Alÿs trace à la peinture verte, sur le territoire lui-même, la ligne qui, selon les accords de 1949, délimitait les frontières d'Israël. Livre et DVD édités par David Zwirner, New York.



1



3





2



4



5

DEL OTRO LADO

Marie-Thérèse Champesme

*Horizonte, ¿estás lejos?*¹

*Construyo una máquina
que volará con el viento y que flotará en el mar,
con el fin de atravesar el mundo para poder mirar
desde el otro lado.*²

Todas las obras de Enrique Ramírez tienen que ver con el viaje. Con el viaje y con el deseo de asomarse a mirar desde el otro lado.

Las personas cuyos testimonios Ramírez recoge en Santiago (*Paisaje*³) o en Calais (*Travel-ling*⁴), llegaron desde fuera guiados por la necesidad de huir de un régimen hostil, por la esperanza de encontrar 'allí' condiciones de vida más humanas o simplemente por la curiosidad de ver otro continente.

Metáfora de la vida o de la muerte, el viaje es siempre una aventura, una confrontación con lo desconocido. "El caminar es importante para todo el mundo" –dice uno de los *Charitables* de Béthune⁵ en *Jusque-là*⁶– "Vamos hacia el horizonte, a veces no sabemos a dónde ir, vamos hacia otros paisajes, otros encuentros".

Para Enrique Ramírez, el verdadero viaje se hace por mar. ¿Acaso fue viendo a su padre coser velas de barco, desde su infancia, cuando ese deseo de navegar nació en él? [fig. 1] ¿Acaso fue porque su país, Chile, está bordeado por 4300 kilómetros de océano? ¿Acaso es porque el mar refleja el cielo o porque mar adentro es donde mejor se ve el horizonte, ese límite que se desliza sin cesar?

1 *Horizonte*, 2009, video instalación: dos películas de 22' y textos en Internet. Voz en off (texto de Enrique Ramírez).

2 *Cartografías para navegantes de tierra*, 2012, video, 19' (texto de Enrique Ramírez).

3 *Paisaje*, 2007, instalación audiovisual.

4 *Travel-ling*, 2009, video, 9'.

5 Desde el siglo XII, la cofradía de los *Charitables* de la ciudad francesa de Béthune acompaña a los difuntos hasta el lugar de su inhumación.

6 *Jusque-là*, 2011, video HD, 41'.

El mar es lo que une los continentes, lo que, desde hace siglos, permite salir a 'descubrir' el otro mundo. Pero ya no estamos en tiempos de Cristóbal Colón. En la era de la mundialización, no solo cruzan por los océanos enormes buques portacontenedores, emblemáticos del comercio internacional, sino también las frágiles embarcaciones de los inmigrantes clandestinos. En una de las pantallas del díptico de video de la instalación *Horizonte*, un grupo de hombres arroja al mar una *cabane de plage* (cabaña de playa) en Sangatte ⁷, en la costa del mar del Norte. Una frágil casa, a merced de las corrientes, se bambolea sacudida por las olas generadas por los grandes navíos. En la otra pantalla, una joven mujer flota sobre aguas pantanosas en medio de un bosque que imaginamos está lejano. Alrededor de ella flotan a la deriva grandes bolsas de plástico; el rudimentario equipaje de viaje de los sin techo. Entonces aparece el reflejo de la *cabane de plage*, que entra lentamente en el campo de la cámara. Como una botella en el mar que ha encontrado a su destinatario. [fig. 2]

El libro que acompaña esa instalación reúne fotografías de hombres de espaldas, contemplando un paisaje. Algunos están en Chile, en Patagonia, otros en Francia, en Calais, en aquello que llaman 'la jungla'. Parece que se están mirando unos a otros, desde sendos lados del horizonte, aunque algunos siguen soñando con viajar mientras que los otros ya han descubierto una cara nueva de la miseria y de la hostilidad. Puesto que la vida es una búsqueda, viajar tendría que ser un derecho. Y sin embargo, "¿cuántas fronteras para llegar a casa?" ⁸. [fig. 3]

En *Horizonte*, *Jusque-là* o *Cartografías para navegantes de tierra*, las imágenes de Europa y las de Sudamérica están yuxtapuestas o mostradas alternadamente. En *Océano*, Enrique Ramírez filma en un solo plano el viaje de un buque carguero desde Valparaíso a Dunkerque, ofreciendo al espectador imágenes de la travesía en tiempo real. El vínculo entre los dos continentes queda establecido físicamente por el propio artista que hace 'al revés', 'desanda el viaje andado' por los primeros exploradores.

⁷ Situado al lado de Calais, el pueblo de Sangatte albergó, a partir de 1999, un importante centro de acogida (administrado por la Cruz Roja) para los inmigrantes sin papeles que esperaban para poder salir hacia Inglaterra. En 2002, el gobierno francés hizo desmantelar ese centro, obligando a los clandestinos a vivir en refugios improvisados en la «jungla» de Calais, la que, a su vez, también fue desmantelada en 2009.

⁸ *Horizonte*, voz en off (texto de Enrique Ramírez).

*Dicen que los lanzaron de los helicópteros amarrados a rieles de trenes,
para que no vieran nunca más la luz,
los moluscos se los comieron...⁹*

En el imaginario colectivo de los chilenos, el mar está relacionado también con el recuerdo de la dictadura: los cuerpos de numerosos detenidos desaparecidos fueron arrojados al océano. Las obras de Enrique Ramírez reactivan esa memoria. En *Jusque-là*, las imágenes de un hombre enmascarado, arrastrando tras de sí trajes negros, hacen eco ante las imágenes de los *Charitables* de Béthune que portan un ataúd para enterrarlo. Extraña ceremonia la de ese hombre con máscara de diablo, que camina a duras penas con los pies en el agua y tira de un carruaje de ropas sin cuerpos, en un paisaje de fin del mundo. Los lentos *travellings* que siguen su caminar son de una naturaleza muy distinta al resto de la película, que es más documental. Son como apariciones, imágenes sacadas de un sueño, en las que se reúnen —en la memoria colectiva— los indios que se burlan de los conquistadores y la carga de una Historia más reciente. [fig. 4]

Es en la película *Brisas* donde Enrique Ramírez evoca más explícitamente el período de la dictadura, o más bien las huellas subjetivas que ésta ha dejado en cada chileno. En la memoria del artista, cuando niño, el recuerdo de los bombardeos se mezcla con las imágenes de su madre y con los pequeños detalles familiares: “Recuerdo el mantel blanco de la casa de mi madre, el arroz con huevo, los aviones, las bombas, los gritos, la ternura de las manos que me protegían, los golpes, tus ojos, la leche caliente...”.

Acompañado por la cámara en un largo plano secuencia, un hombre camina por las calles de Santiago y se acerca al palacio presidencial, atravesándolo en el sentido prohibido al público. Hoy, los visitantes de La Moneda deben entrar en el palacio por el lado norte y salir por el sur, por la Plaza de la Ciudadanía. Esa regla pretende ser un símbolo político: no hay que mirar hacia atrás sino ir hacia adelante. Enrique Ramírez rechaza, a la vez, esta amnesia voluntarista y una mirada petrificada sobre el pasado. Tampoco se trata de cumplir con aquello que llaman el “deber de memoria”. Para él, la Historia es nuestra, la Historia forma parte del presente, impregna nuestras vidas y nuestras ciudades. [fig. 5]

⁹ *Brisas*, 2008, película 35mm, 12'. Voz en off (texto de Enrique Ramírez).

Pero no conviene tener miedo, conviene saber tirarse al vacío como los nadadores de *Mira* ¹⁰, “correr por un lugar prohibido, entrar por la puerta de atrás, andar en bicicleta sin manos” ¹¹. El riesgo y la obstinación forman parte del trabajo de Enrique Ramírez. Tardó un año en conseguir el permiso para entrar en La Moneda ‘desde el otro lado’, filmó algunos planos de *Jusque-là* en condiciones especialmente dificultosas: “Filmamos a pesar de las dificultades para llegar, filmamos a pesar de las condiciones climáticas, de ese sol tan fuerte que encandila los ojos y enceguece las cámaras, de la sal entre las uñas, las manos partidas y el peso del agua sobre las telas” ¹². Hoy, filma en un solo plano el viaje de un buque portacontenedores, durante 23 días. Reto técnico a la par que humano: el artista pasa tres semanas con una tripulación que no conoce y cuyo idioma no habla, se expone a las tempestades y a todas las incomodidades propias de una larga estancia en el mar. Parece que para Enrique Ramírez cada proyecto artístico debe ser también una aventura personal.

Con *Océano*, nos propone reflexionar acerca de lo que hoy en día son las relaciones entre los continentes; nos ofrece un conjunto de documentales sobre la vida de los que trabajan en los puertos o sobre los buques cargueros, y una película de casi tres semanas para permitirnos, día y noche, contemplar el mar y soñar imaginando lo que hay ‘del otro lado’.

Francis Alys tituló su acción en Jerusalén *A veces, hacer algo poético puede volverse político y a veces, hacer algo político puede volverse poético* ¹³. Enrique Ramírez es uno de esos valiosos artistas cuyo trabajo, nunca didáctico, nos permite permanecer despiertos: nutre a la vez nuestra conciencia política y nuestra sensibilidad ante el potencial poético del mundo.

Traducción : Aurore Perrin

¹⁰ *Mira*, 2004, video, 9’.

¹¹ *Brisas*, voz en off (texto de Enrique Ramírez).

¹² Enrique Ramírez, texto de presentación de *Jusque-là*.

¹³ *Sometimes Doing Something Poetic Can Become Political And Sometimes Doing Something Political Can Become Poetic (The Green Line)*, 2004. Mientras camina, Francis Alys traza con pintura verde, en el mismo territorio, la línea que, según los acuerdos de 1949, delimitaba las fronteras de Israel. Libro y DVD editados por David Zwirner, Nueva York.

FROM THE OTHER SIDE

Marie-Thérèse Champesme

*Horizon, are you far?*¹

*I am building a machine
which will fly with the wind and float on the sea
to cross the world
in order to see it
from the other side.*²

Journeys are a constant in the work of Enrique Ramírez. Journeys and the desire to go and see *from the other side*.

The people whose stories he gathers, in Santiago (*Landscape*)³ or in Calais (*Travel-ling*)⁴ have come from elsewhere, out of the need to escape a hostile regime, in the hope of finding more humane living conditions *over there*, or simply out of the desire to see another continent.

A metaphor for life or death, a journey is always an adventure, a meeting with the unknown. "Walking is important for everyone", says one of the Béthune Charitable Fellowship members⁵ in *Jusque-là*.⁶ "We head towards the horizon, we do not always know where we are going, we head towards other landscapes, towards other meetings".

For Enrique Ramírez, a real journey is a sea journey. Was it as a child, when he watched his father sewing boat sails that the desire to sail was born? [fig. 1] Is it because his country, Chile, is bordered by 4300 kilometres of Ocean? Is it because the sea reflects the sky or because from the sea it is easier to see the horizon, this ever-moving boundary?

1 *Horizon*, 2009, video installation: two 22' films and texts on Internet. Voix off (text by Enrique Ramírez).

2 *Cartografías para navegantes de tierra*, 2012, video, 19'. Text by Enrique Ramírez.

3 *Paysaje*, 2007, audiovisual installation.

4 *Travel-ling*, 2009, video, 9'.

5 Since the 12th century, the members of the Béthune Charitable Fellowship have escorted the deceased to their burial.

6 *Jusque-là*, 2011, HD film, 40'.

The sea is what links the continents and for centuries has enabled one to set off to "discover" the other world. But we are no longer in the era of Christopher Columbus.

On the oceans in the age of globalisation giant container ships, emblematic of international commerce, pass by the small fragile boats full of candidates for immigration. On one screen of the two-part video installation *Horizon*, a group of men put a beach hut into the water at Sangatte, ⁷ on the North Sea coast.

Subject to the currents, this fragile shelter is tossed about by the waves made by the big ships. On the other screen, a young woman floats on marsh water, in the middle of what we imagine to be a distant forest. All around her drift large plastic bags, the holdalls of the homeless. First its reflection and then the beach hut itself slowly enters camera shot. Like a bottle cast into the sea being found. [fig. 2]

The book that accompanies the installation brings together photographs of men, seen from behind, who contemplate a landscape. Some are in Chile, in Patagonia, others in France, in Calais, in what is known as the "jungle". They seem to be looking at each other, on either side of the horizon, but some are still dreaming of journeys, whereas others have discovered a new face of misery and hostility. Because life is a quest, to travel should be a right. But "how many borders are there to be crossed to get home?" ⁸[fig. 3]

In *Horizon*, *Jusque-là* or *Cartografías para navegantes de tierra*, the images of Europe and those of South America are juxtaposed or shown alternately. In *Ocean*, Enrique Ramírez films in one continuous sequence shot the journey of a cargo ship from Valparaiso to Dunkirk, offering the spectator images of the crossing in real time. The link between the two continents is physically established by the artist himself who retraces the journey of the first explorers backwards.

⁷ From 1999 onwards, not far from Calais, the town of Sangatte maintained a large shelter (administrated by the Red Cross) for undocumented immigrants waiting to be able to reach England. In 2002, the French government had this shelter closed, forcing the illegal immigrants to live in makeshift shelters, in the "jungle" of Calais, which, in its turn, was dismantled in 2009.

⁸ *Horizon*, voice off (text by Enrique Ramírez).

*They say that they have been thrown from helicopters,
attached to train rails so that they would never see the light again.
The molluscs ate them...⁹*

In the imagination of Chileans, the sea is often linked to memories of the dictatorship: the bodies of numerous assassinated victims were thrown into the ocean. The works of Enrique Ramírez reactivate this memory. In *Jusque-là*, the images of a masked man dragging black suits behind him echo those of members of the Béthune Charitable Fellowship carrying a coffin for burial. In a strange ceremony, this man with a devil's mask wades laboriously through water pulling a yoke of bodiless clothes in a landscape from the back of beyond. The long travelling shots that follow his steps are quite different from the rest of the film which is more documentary. They are like apparitions, dream-like images, where – in the collective memory – the Indians mocking the conquistadors merge with the burden of more recent History. [fig. 4]

It is in his film *Brisés* that Enrique Ramírez most explicitly refers to the period of dictatorship, or rather the subjective traces that it has left in each person. In the memory of the artist, still a child at the time, the recollection of bombings is mixed with images of his mother and other small familiar details: "I remember the white tablecloth in my mother's house, the rice with eggs, the planes, the bombs, the screams, the tenderness of the hands protecting me, the hits, your eyes and the hot milk..."

Followed by a camera in a long sequence shot, a man walks in the streets of Santiago; he goes towards the Presidential Palace and crosses it in the direction forbidden to the public. These days, visitors to La Moneda must enter the Palace from the north side and leave from the south, onto Citizen Square. This rule is meant to be a political symbol: one must not look backwards but move forwards. Enrique Ramírez refuses both this voluntary amnesia and the fixed gaze towards the past. Neither is it a question of respecting what could be called an obligation to remember. For him, it is our History. History is part of the present; it runs through our lives as it does our cities. [fig. 5]

⁹ *Brisés*, 2008, film 35mm, 12' voice off (text by Enrique Ramírez).

But one must not be afraid, one should be able to throw oneself into the void like the divers of *Mira*¹⁰, "run through a forbidden area, enter by the back door, ride a bicycle with no hands".¹¹ Risk and obstinacy are part of the work of Enrique Ramírez. He waited for a year to get permission to enter the Moneda *from the other side*, and filmed certain shots of *Jusque-là* in particularly tough conditions: "We filmed in spite of the difficulty to travel, we filmed in spite of the climatic conditions, the sun so bright that it dazzled the eyes and blinded the cameras, in spite of the salt in our nails, our cracked hands and the weight of the water on the tents".¹² Now he is filming the journey of a cargo ship in one single shot, for twenty-three days. A challenge both technical and human: the artist is spending three weeks with a team he does not know and whose language he does not speak, he is exposing himself to storms and all the discomforts of a long sea journey. It would seem that, for Enrique Ramírez, every art project must also be a personal adventure.

With *Ocean*, he invites us to think about the relationship between the continents today; he offers us a series of documentaries on the life of those who work in ports or on container ships, and a film of three weeks, to enable us, day and night, to contemplate the sea and dream, imagine what is on the other side.

Francis Alÿs called his project in Jerusalem *Sometimes doing something poetic can become political and sometimes doing something political can become poetic*¹³. Enrique Ramírez is also one of these precious artists whose work is never didactic and enables us to remain alert: it feeds not only our political conscience but also our sensibility of the poetic potential of the world.

Translated by Amanda Crabtree

¹⁰ *Mira*, 2004, video, 9'.

¹¹ *Brises*, voice over (text by Enrique Ramírez).

¹² Enrique Ramírez, presentation text of *Jusque-là*.

¹³ *Sometimes doing something poetic can become political and sometimes doing something political can become poetic (The Green Line)*, 2004. Francis Alÿs left a trace of green paint on the actual territory, the line which, according to the agreements of 1949, marked the borders of Israel. Book and DVD published by David Zwirner, New York.

***Ni à l'est ni à l'ouest :
0° - 18°09' Recalibrer***

PETER MASON

Sur l'île d'El Hierro (dans l'archipel des Canaries), à quelques kilomètres à l'ouest de La Restinga – le point le plus au sud de l'Espagne –, se trouve le point le plus à l'ouest de l'Europe, signalé par le phare de La Orchilla. « Orchilla » (« l'orseille », en français) est le nom d'un lichen dont, dès l'époque romaine, on extrayait un colorant naturel pour l'utiliser comme teinture violette. Mais La Orchilla était également connue pour être, peut-être depuis l'époque de Ptolémée au 2^e siècle et sûrement jusqu'à la fin du 19^e, le point de référence du méridien, le degré 0, ni à l'Est ni à l'Ouest. Quand Christophe Colomb voulait indiquer la distance qu'il avait parcourue jusqu'aux Amériques, il l'exprimait en nombre de lieues à partir de l'île d'El Hierro : sa côte ouest était en effet le dernier lieu connu du Vieux Monde pour qui s'aventurait dans l'inconnu à la recherche d'un Nouveau Monde.

La position 0° résumait bien la situation extrême d'El Hierro, au bord de l'inconnu. Mais, quand la Conférence internationale de Washington décida, en 1884, le transfert de ce méridien à Greenwich, la position de La Orchilla fut *recalibrée*. Elle est maintenant 18°09' à l'ouest du méridien de Greenwich, le nouveau zéro, et elle a perdu ce statut de limite dont elle avait joui pendant tant de siècles. [fig. 1]

La Restinga, quant à elle, faillit cesser d'être le point le plus au sud de l'Espagne en 2011, quand une intense activité volcanique, à un kilomètre environ de la côte, rendit envisageable l'émergence d'une île nouvelle au sud d'El Hierro. Mais l'intense activité volcanique se calma. Pas besoin de *recalibrer*, pour le moment.

Quand Colomb rentra en Europe après son premier voyage, il fut reçu par le roi du Portugal dans la Vallée del Paraíso, à proximité de Lisbonne. Mais

il y a un autre Valparaiso, au sud de l'Équateur, bien plus à l'ouest qu'El Hierro, sur la côte ouest de l'Amérique, à la longitude 71°37' W. Je pensais avoir vu ce Valparaiso-là pour la première fois en 1997. Mais la ville m'avait semblé très familière. [fig. 2]

James McNeill Whistler a peint *Nocturne en bleu et or : Valparaiso* en 1866, depuis les fenêtres du Club Naval, au-dessus du port du Muelle Prat qui, le 31 mars, avait été bombardé durant trois heures par les Espagnols sous les ordres du brigadier Mendez Nuñez. À ce moment-là, Whistler s'était enfui à cheval pour se réfugier dans les collines. C'était là que j'avais vu Valparaiso avant : dans *Nocturne en bleu et or. Double vision. Déjà vu. Valparaiso*, après tout, est une ville très européenne, comme le montre, par exemple, la Casa Inglesa. Pour qui viendrait d'Italie, d'autres aspects de Valparaiso sembleraient également familiers. [fig. 3]

D'un autre côté, la composition asymétrique de la toile de Whistler, sa ligne d'horizon très haute, la pente abrupte de la jetée et certains autres éléments sont empruntés au dessin *oriental*, en particulier à celui du Japon. Valparaiso, après tout, est sur la côte ouest de l'Amérique, mais, en même temps, sur la côte est du Pacifique. Ouest et Est ; ni l'un ni l'autre.

C'est de Valparaiso que partait une fois par an le *Pinto*, le bateau chilien qui approvisionnait l'île de Pâques. (Le premier vol commercial vers l'île eut lieu en 1961.) Punta de La Orchilla et Hanga Roa, le seul port de l'île de Pâques, sont situés tous deux à 27 degrés de l'Équateur, le premier dans l'hémisphère nord et le deuxième dans l'hémisphère sud. Cela dit, entre Valparaiso (71°37'W) et Hanga Roa (109°25'W), la distance est immense. Quand Katherine Routledge – auteur d'une des premières monographies

consacrées à l'archéologie de l'île de Pâques – se rendit pour la première fois sur l'île il y a 99 ans, la traversée depuis le port chilien de Talcahuano jusqu'à l'île de Juan Fernández prit seulement trois jours. Mais le voyage depuis l'île rendue célèbre par Robinson Crusoé jusqu'à l'île de Pâques ne prit pas moins de 20 jours.

Et, une fois que vous êtes là-bas, où que vous vous tourniez pour regarder vers l'extérieur de l'île – contrairement à la majorité des moai qui regardent fixement vers l'intérieur – vos yeux ne rencontrent rien d'autre que l'eau et le ciel, et la ligne légèrement courbée de l'horizon. *Nec plus ultra*. [fig. 4]

En dépit de la précision pseudo-scientifique de ces coordonnées, ce que ces lieux ont en commun, c'est la surface démesurée qui s'étend à partir d'eux vers le large, immensité accentuée par la planéité. Aussi loin que l'oeil puisse voir, il n'y a qu'une vaste étendue d'eau, plate, constellée de bateaux près du rivage et dépourvue de signes de vie visibles, dès qu'on s'en éloigne.

Selon Emmanuel Kant, dans la *Critique du Jugement*, l'évaluation esthétique de la grandeur est limitée, contrairement à son évaluation mathématique. En d'autres termes, si ce qu'il appelait « appréhension » peut aller jusqu'à l'infini, la « compréhension » atteint vite son maximum et ne peut aller au-delà. Même sans avoir la sagesse du philosophe, quiconque se tient sur la côte d'El Hierro, celle de l'île de Pâques ou celle de Valparaiso, en fait l'expérience et a donc la connaissance de ce fait : ce qui s'étend devant vous dépasse les limites de la compréhension.

C'est une chose d'embrasser cette étendue du regard depuis un port ; c'en est une autre de s'y aventurer. Car, si le chameau doit son nom de « navire

du désert » à sa capacité à supporter de voir sans cesse des grains de sable en nombre incommensurable, [fig. 5] pour celui qui fait un long voyage sur mer, il y a ce spectacle sans fin de l'eau, l'eau partout, sans rien qui puisse rompre la monotonie, et certainement pas une goutte à boire. Même si le poète grec Eschyle parle du « rire innombrable des flots », il n'y a vraiment pas là de quoi rire.

Un long moment, parfait pour faire le point, éclaircir les choses, et se *recalibrer*. « Moment » parce qu'on ne peut pas le diviser en unités de temps plus courtes. « Long » parce que c'est long, très long.

Quand on n'a plus de points de repère, la notion des distances change, même à plus petite échelle, et il est alors facile de se perdre en mer – en d'autres termes, de commencer à devoir *recalibrer*. Après avoir nagé loin de la côte de Corse, faisant demi-tour pour revenir jusqu'à la terre « qui, à cette distance, ressemblait à un continent étranger » – déjà une reconfiguration du connu en quelque chose d'inconnu – l'écrivain allemand W.G. Sebald note :

« [...] *j'eus de plus en plus de mal à progresser brasse après brasse [...] J'avais l'impression, si l'on peut dire cela en parlant d'une surface d'eau, de remonter une pente. Le panorama que j'avais devant les yeux, vacillant et mouvant, semblait avoir basculé hors de son cadre, son bord supérieur penchait vers moi de quelques degrés, et son bord inférieur s'éloignait de moi dans la même mesure.* » ¹

¹ W. G. Sebald, *Campo Santo*, traduit de l'allemand par Patrick Charbonneau et Sibylle Muller, Actes Sud, 2009 (p. 24).

À d'autres moments, cherchant des signes sur la vaste surface de l'eau, on en vient à se raccrocher à n'importe quoi. Regardez Colomb et son équipage, désespérant de voir la terre, le 11 octobre 1492 :

« *Ils virent des pétrels et un jonc vert près de la nef amirale. Ceux de la caravelle Pinta virent un roseau et un bâton et saisirent un autre bâtonnet travaillé, à ce qu'il leur parut, avec le fer ; puis encore un morceau de roseau et une autre herbe qui pousse en terre, enfin une planchette. Ceux de la caravelle Niña virent aussi d'autres signes de terre et un rameau d'épine chargé de ses fruits. À cette vue, ils respirèrent tous, et se réjouirent.* »²

La lecture de ces signes n'était pas illusoire. Le lendemain, ils aperçurent l'Amérique pour la première fois.

Ces noms – Pinta, Pinto, Colomb – font partie d'un réseau de noms qui s'étend de El Hierro à Valparaiso puis à l'île de Pâques et inversement. Il est invisible, il n'est pas fermé, mais il peut quand même être cartographié. Des fils invisibles traversent l'océan, formant des liens intangibles, comme les *Aéropostales* de l'artiste chilien Eugenio Dittborn. (Ces œuvres sont d'immenses collages qui ont été exposés avec les enveloppes dans lesquelles ils avaient été dispersés à différents points du globe, dans l'exposition *Remota* au Musée des Beaux-Arts de Santiago, en 1998. Un livret, publié à l'occasion de l'exposition, *Routes des Aéropostales*, présente les dessins abstraits que ces œuvres ont tracés dans les airs.) Aujourd'hui,

² Christophe Colomb, *La Découverte de l'Amérique, Journal de bord 1492-1493*, traduit par Soledad Estorach et Michel Lequenne, Paris, Éditions La Découverte, 1984 (p. 57).

grâce au projet Océan, Dunkerque fait aussi partie de ce réseau. Après tout, vers la fin du 18^e siècle, Dunkerque fut choisi, avec Barcelone, comme le point à partir duquel déterminer, par la méthode de la triangulation, la longueur exacte du mètre-étalon. Un nouveau méridien...

Mais, à la fin du voyage, qu'on soit auréolé de gloire ou enchaîné – deux expériences que fit Colomb lors de ses retours au pays – il y a l'espoir d'autres expériences plus tangibles que les fils des *Aéropostales*, la perspective de voir quelqu'un regarder le port en buvant un café dans un gobelet en carton, tout en parcourant le front de mer.

Rome, MMXIII

Traduction : Marie-Thérèse Champesme



1



2



3



4



5

NI ESTE NI OESTE: 0°-18°09' RECALIBRAR

Peter Mason

A unos cuantos kilómetros al oeste de La Restinga, el punto más meridional de España, en la isla Canaria de El Hierro, el faro de La Orchilla señala el punto más occidental de Europa. Orchilla es el nombre de un líquen nativo del cual se extrae un colorante natural, que ya los romanos usaban como tintura violeta. Pero la fama de La Orchilla va más allá, pues posiblemente desde el tiempo de Ptolomeo en el siglo II y ciertamente hasta finales del siglo XIX, La Orchilla marcaba el meridiano, o grado cero; ni Este ni Oeste. Cuando Colón quería indicar la distancia que había viajado para llegar a las Américas, lo hacía en términos de cuántas leguas lo separaban de la isla de El Hierro, porque su costa occidental era el último lugar conocido del 'Viejo Mundo' antes de aventurarse en lo desconocido en busca del 'Nuevo Mundo'.

Cero grados resume acertadamente esa posición límite de El Hierro, que se balancea al borde del mundo conocido. Sin embargo, después de la Conferencia Internacional del Meridiano, llevada a cabo en Washington en 1884, el meridiano fue trasladado a Greenwich, y la posición de La Orchilla fue recalibrada. Ahora está a 18°09' al oeste del meridiano de Greenwich, el nuevo cero, y ha perdido esa condición de límite que disfrutó por tantos siglos. [fig. 1]

En 2011, incluso La Restinga estuvo amenazada con dejar de ser el punto más meridional de España, cuando una intensa actividad volcánica a casi un kilómetro de la costa sugirió la posibilidad de que una nueva isla emergiera al sur de El Hierro. Sin embargo, la intensa actividad volcánica cesó, y por ahora no es necesario recalibrar.

Cuando Colón volvió a Europa de su primer viaje, fue recibido por la monarquía portuguesa en Valle del Paraíso, no muy lejos de Lisboa. Pero existe otro Valparaíso, al sur del ecuador, más al oeste que El Hierro, y en la costa occidental de América, a 71°37'O. En 1997 visité Valparaíso por primera vez, o al menos eso creí. [fig. 2]

Sin embargo me resultaba muy conocido. En 1866, James McNeill Whistler pintó *Nocturno en azul y oro: Valparaíso*, desde las ventanas del Club Naval,

sobre el Muelle Prat. El 31 de marzo, el puerto había sido bombardeado durante tres horas por los españoles, bajo el mando del Brigadier Mendez Núñez, ocasión en que el propio Whistler escapó a caballo hacia la seguridad de los cerros. Ahí era donde yo había visto Valparaíso antes: en *Nocturno en azul y oro*. Visión doble. Déjate ver. A fin de cuentas, Valparaíso es una ciudad muy europea, como la Casa Inglesa, por ejemplo, lo demuestra. Para cualquier visitante de Italia, otras vistas de Valparaíso también pueden resultar familiares. [fig. 3]

Por otro lado, la composición asimétrica de la tela de Whistler, la alta línea del horizonte, la inclinación abrupta del muelle y otros elementos, han sido tomados del diseño oriental, en particular del japonés. Después de todo, si bien Valparaíso se encuentra en la costa occidental de América, al mismo tiempo está en la costa *oriental* del Pacífico. Oeste y Este; ni lo uno ni lo otro.

Valparaíso es el punto desde el cual el transporte chileno *Pinto* salía una vez al año para llevar provisiones a Isla de Pascua (el primer vuelo comercial a Isla de Pascua se realizó en 1961). Tanto Punta de la Orquilla como Hanga Roa, el único puerto de Isla de Pascua, están a 27 grados del ecuador, el primero en el hemisferio norte, el segundo en el sur. Sin embargo, desde Valparaíso, a 71°37'O, hasta Hanga Roa, a 109°25'O, hay una distancia inmensa. Cuando Katherine Routledge –autora de una de las primeras monografías dedicadas a la arqueología de Isla de Pascua– visitó la isla por primera vez hace 99 años, el viaje por mar desde el puerto chileno de Talcahuano a la isla de Juan Fernández tardaba solo tres días, pero el viaje desde la isla que se hizo famosa por Robinson Crusoe a Isla de Pascua tardaba no menos que veinte.

Y una vez ahí, dondequiera que vuelvas la mirada, de espaldas a la isla –y por lo tanto en dirección opuesta a la mayoría de los moáis, que miran fijamente hacia el interior– no encontrarás nada más que agua, cielo y la leve curva del horizonte. *Nec plus ultra*. [fig. 4]

Más allá de la precisión pseudocientífica de estas coordenadas, lo que estos puntos tienen en común es que desde ellos se despliega una inmensidad incalculable, la vastedad del mar acentuada por su llanura. Tan lejos como alcanza la vista, solo se ve una extensión lisa de agua, salpicada por embarcaciones cerca de la costa, y ningún signo visible de vida en la lejanía.

Para Immanuel Kant, en su *Tercera Crítica o Crítica de la Facultad de Juzgar*, la estimación matemática de la magnitud no estaría delimitada por un máximo, pero su estimación estética sí. En otras palabras, si bien lo que él llama “aprehensión” podría continuar “*ad infinitum*”, la “comprehensión” pronto alcanza su máximo y no puede seguir más allá. Incluso sin la sabiduría del filósofo, cualquiera que se pare en la costa de El Hierro, Isla de Pascua o Valparaíso, experimenta y por lo tanto conoce este hecho. Lo que se extiende en frente tuyo está más allá de los límites de la comprensión.

Una cosa es contemplar la extensión desde el refugio de la tierra; otra cosa es aventurarse en ella. Porque, si el camello merece su nombre de “barco del desierto” por tener que soportar la vista infinita de los incontables granos de arena, para el navegante de largas distancias está la visión infinita del agua; agua por todos lados, sin nada que quiebre la monotonía y ciertamente sin una gota para beber. Lejos de “la innumerable risa” de las olas, del poeta griego Esquilo, aquí no hay mucho de qué reírse. [fig. 5] Un perfecto y largo momento para recalibrar, para llevar a cabo nuestra iluminación personal. Momento, porque es demasiado corto para dividirlo en unidades más pequeñas. Largo, porque es largo, muy largo.

Una vez que se han borrado los puntos fijos de identificación, las dimensiones pueden comenzar a cambiar, incluso a una escala más pequeña, y perderse en el mar se vuelve fácil; en otras palabras, comienza la recalibración. Después de nadar mar adentro desde la costa de Córcega y volverse luego a nadar hacia la tierra “que, en la distancia, parecía un continente extraño” –ya una redistribución de lo conocido como algo desconocido– el escritor alemán W.G. Sebald escribe:

Nadar de vuelta me costó más esfuerzo a cada brazada [...] creí que se trataba, si es que puede decirse eso de una superficie de agua, de que nadaba sin cesar cuesta arriba. La vista que tenía ante los ojos parecía haberse volcado desde su marco, e inclinaba hacia mí unos grados su borde superior, parpadeando y temblando, y su borde inferior se alejaba en igual medida. ¹

Alternativamente, la búsqueda de sentido en la vasta superficie acuática literalmente lleva a aferrarse a cualquier cosa. Aquí tenemos a Colón y su tripulación, desesperados por encontrar tierra, el 11 de octubre de 1492:

*Vieron pardelas y un junco verde junto a la nao. Vieron los de la caravela Pinta una caña y un palo, y tomaron otro palillo labrado a lo que parecía con hierro, y un pedaço de caña y otra yerva que naçe en tierra y una tablilla. Los de la caravela Niña también vieron otras señales de tierra y un palillo cargado d'escaramojos. Con éstas señales respiraron y alegráronse todos.*²

Su lectura de estos signos no fue en vano. Al día siguiente por primera vez tuvieron América a la vista.

Estos nombres –Pinta, Pinto, Colón– son parte de una red de nombres que se estira desde El Hierro hasta Valparaíso e Isla de Pascua y luego de vuelta. Es invisible, no está cerrada, pero puede aún ser dibujada. Hilos invisibles se extienden a través del océano, formando conexiones intangibles, como las *Aeropostales* del artista chileno Eugenio Dittborn. (Estos trabajos son collages inmensos que fueron exhibidos en 1998, junto con los sobres en los que fueron despachados a varios puntos del globo, en la exhibición *Remota* en el Museo de Bellas Artes, Santiago. Un folleto publicado para acompañar la exhibición, *Rutas de las Aeropostales*, incluía los patrones abstractos trazados en el aire por estas obras). Ahora, gracias al proyecto OCÉANO, Dunkerque también forma parte de la red. Después de todo, Dunkerque, junto con Montjuic en Barcelona, fue elegida hacia finales del siglo XVIII como el lugar para fijar, basándose en triangulaciones, el largo exacto del metro. Un nuevo meridiano...

Pero hacia el final del viaje, ya sea bañado en gloria o atado por cadenas – Colón tuvo que experimentar ambos recibimientos– existe la esperanza de nuevas experiencias, más tangibles que los hilos de las *Aeropostales*; la expectativa de que alguien estará esperando en el puerto, tomando café en un vaso de cartón, vigilando el litoral.

Roma, MMXIII

Traducción : Camila Bralic Muñoz

¹ W.G. Sebald, *Campo Santo*. Trad. Miguel Sáenz. Barcelona: Ed. Anagrama, 2007.

² Cristóbal Colón, *Textos y documentos completos*. Prólogo y notas de Consuelo Varela, Alianza Universidad, Madrid 1984 pp. 28-29.

NEITHER EAST NOR WEST: 0°-18°09' RECALIBRATE

Peter Mason

On the Canarian island of El Hierro, a few kilometres west of the southernmost point of Spain, La Restinga, lies the westernmost point of Europe, marked by the lighthouse of La Orchilla. Orchilla is the name of a local lichen from which, already in Roman times, a natural colorant was extracted for use as a purple dye. But La Orchilla was famous for more than that, for, possibly from the time of Ptolemy in the second century and certainly down to the end of the nineteenth, La Orchilla marked the meridian, or degree 0, neither East nor West. When Columbus wanted to indicate the distance that he had travelled to reach the Americas, he repeatedly expressed it in terms of so many leagues from the island of El Hierro because its west coast was the last known location of the Old World before venturing into the unknown to look for a New World.

0° aptly sums up that limit position of El Hierro, poised on the edge of the known world. However, after the transfer of the meridian to Greenwich decided on at the International Meridian Conference held in Washington in 1884, the position of La Orchilla has been recalibrated. It is now 18°09' west of the Greenwich meridian, the new zero, and has lost that borderline status that it enjoyed for so many centuries. [fig. 1]

La Restinga was itself in danger of no longer being the southernmost point of Spain in 2011, when intense volcanic activity about a kilometre off the coast suggested the possibility of the emergence of a new island south of El Hierro. However, the intense volcanic activity subsided. There is no need to recalibrate for the time being.

When Columbus returned to Europe from his first voyage, he was received by the Portuguese monarch in Valle del Paraiso, not far from Lisbon. But there is another Valparaiso, south of the Equator, further west than El Hierro, and on the west coast of America, at 71°37' W. I first visited that Valparaiso in 1997 – or so I thought. [fig. 2]

But it looked so familiar. James McNeill Whistler painted *Nocturne in Blue and Gold: Valparaiso* in 1866 from the windows of the Naval Club, above

Muelle Prat, after the harbour had been bombarded for three hours by the Spanish under Brigadier Mendez Nuñez on 31 March, during which time Whistler himself had escaped on horseback to the safety of the hills. That was where I had seen Valparaiso before: in *Nocturne in Blue and Gold*. Double vision. Déjà vu. Valparaiso, after all, is a very European city, as the Casa Inglesa, for instance, shows. For anyone coming from Italy, other views of Valparaiso could seem familiar too. [fig. 3]

On the other hand, the asymmetrical arrangement of Whistler's canvas, the high line of the horizon, the abrupt tilting of the pier and other elements are borrowed from *oriental* design, in particular that of Japan. Valparaiso, after all, is on the west coast of America, but it is at the same time on the east coast of the Pacific. West and East; neither one nor the other.

Valparaiso is the point from which the Chilean *Pinto* used to depart once a year to bring supplies to Easter Island (the first commercial flight to Easter Island was in 1961). Both Punta de la Orchilla and Hanga Roa, the only harbour on Easter Island, are 27 degrees from the Equator, the former in the northern hemisphere, the latter in the southern. From Valparaiso at 71°37'W to Hanga Roa at 109°25'W, however, is an immense distance. When Katherine Routledge – author of one of the first monographs devoted to the archaeology of Easter Island – first voyaged to Easter Island 99 years ago, the sea journey from the Chilean port of Talcahuano to the island of Juan Fernández took only three days, but the voyage from the island made famous by Robinson Crusoe to Easter Island took no less than twenty days. And once you are there, wherever the eye turns, in looking outwards from Easter Island – and thus facing in the opposite direction to the majority of the moai, who have their gaze fixed inwards – it meets with nothing but water and sky and the slightly curved rim of the horizon. *Nec plus ultra*. [fig. 4]

In spite of the pseudo-scientific precision of these coordinates, what these points have in common is that, stretching out from them seawards is an immeasurable immensity, its vastness emphasised by its flatness. As far as the eye can see, there is just a flat expanse of water, dotted by vessels near the shore, exempt from visible signs of life further out.

For Immanuel Kant in his *Critique of Judgement*, the mathematical estimation of magnitude was not bound by a maximum, but its aesthetic

estimation was. In other words, while what he called *apprehension* could go on ad infinitum, *comprehension* soon attains its maximum and can go no further. Even without the philosopher's wisdom, anyone standing on the coast of El Hierro, of Easter Island, of Valparaiso, experiences and therefore knows this fact. What stretches out in front of you is beyond the limits of comprehension.

It is one thing to survey that expanse from the haven of the land; it is another to venture onto it. For, if the camel deserves its name 'ship of the desert' from having to put up with the endless vista of measureless grains of sand, [fig. 5] for the long-distance sea voyager there is the never ending sight of water, water everywhere with nothing to break the monotony and certainly not a drop to drink. Far from the Greek poet Aeschylus' 'immeasurable laughter' of the waves, there is not much to laugh about here.

A perfect and long moment to recalibrate, to stage one's own personal enlightenment. Moment, because there is little to divide it up into smaller units. Long because it is long, very long.

Once the fixed points of recognition are gone, dimensions can begin to shift, even on a smaller scale, and it becomes easy to get lost at sea – in other words, to start recalibration. After swimming out to sea off the coast of Corsica and then turning back to swim towards the land 'which, from this distance, resembled a foreign continent' – already a remapping of the known as something unknown – the German writer W.G. Sebald records:

[...] swimming became more and more difficult with every stroke [...] I was inclined to think that I was swimming steadily uphill, if one can say so of a stretch of water. The view before my eyes seemed to have tipped out of its frame, was leaning towards me, swaying and flickering of its own accord, with the upper rim of the picture skewed several degrees in my direction and the lower rim skewed away from me to the same extent. ¹

Alternatively, the search for meaning on the vast watery surface literally leads one to clutch at straws. Here are Columbus and his crew, desperate to find land, on 11 October 1492:

They saw petrels and a green bulrush near the ship. The men of the caravel Pinta saw a cane and a stick, and took on board another small stick that

*appeared to have been worked with iron, and a piece of cane, and other vegetation originating on land, and a small plank. The men of the caravel Nina also saw other signs of land and a small stick loaded with barnacles. With these signs everyone breathed more easily and cheered up.*²

Their reading of these signs was not in vain. The next day they had their first sighting of America.

These names – Pinta, Pinto, Columbus, – are part of a network of names that stretches from El Hierro to Valparaiso to Easter Island and back. It is invisible, it is not closed, but it can still be mapped. Invisible threads extend across the ocean, forming intangible links, like the *Aeropostales* of Chilean artist Eugenio Dittborn. (These works are immense collages that were exhibited, along with the envelopes in which they were dispatched to various points on the globe, in the *Remota* exhibition in the Museo de Bellas Artes, Santiago, in 1998. A booklet published to accompany the exhibition, *Routes of the Aeropostales*, included the abstract patterns traced in the air by these works.) Now, thanks to the ocean project, Dunkirk is a part of the network too. After all, Dunkirk, along with Montjuïc in Barcelona, was chosen towards the very end of the eighteenth century as the place to fix, based on triangulation, the exact length of the metre. A new meridian...

But at the end of the voyage, whether bathed in glory or bound in chains – Columbus was to experience both homecomings – there is the hope that other experiences, more tangible than the threads of the *Aeropostales*, will be there, the expectation that somebody will be watching the harbour, drinking coffee from a paper cup, covering the waterfront.

Roma, MMXIII

1 W.G. Sebald, *Campo Santo*, translated by Anthea Bell, Penguin Books, Harmondsworth, 2006.

2 Cristóbal Colón, *Textos y documentos completos*. Prólogo y notas de Consuelo Varela, Alianza Universidad, Madrid 1984 pp. 28-29 (translated by Peter Mason).



THIS IS AMERICA DEL SUR



Pacifique

JOUR / DÍA / DAY 2 : 24°35'08" S

AMARRÉS À TERRE. Retour au continent pour une journée, il fallait préparer les jardins et les tresses qui enlacent le monde ; ils devaient réparer les cheveux qui les attacheraient un jour quelque part.

AMARRAS A TIERRA. Para un día volver a tierra, había que preparar los jardines y las trenzas que abrazan al mundo; tenían que reparar los cabellos que los atarían algún día a algún lugar.

MOOR ONTO LAND. Back to the continent for one day, to prepare the gardens and the plaits which enlase the world; they had to repair the hair that would attach them somewhere one day.

JOUR / DÍA / DAY 1 : 30°12'08" S

ÉTRANGERS AU MONDE. Quand l'obscurité s'est faite, ils ont senti que tout était invisible, comme l'étaient les rêves sur la terre.

AJENOS AL MUNDO. Cuando la oscuridad llegó, sintieron que todo se volvía invisible, como eran los sueños en tierra.

STRANGERS TO THE WORLD. When darkness fell, it seemed that everything was invisible, just like their dreams on land.

JOUR / DÍA / DAY 3 : 18°44'05" S

MÉR PACIFIQUE. La mer était grise, divisée en deux lieux. Seule l'attente rendait l'enfermement supportable.

MAR PACIFICO. El mar estaba gris, dividido entre dos lugares. El encierro se hacia llevadero solo gracias a la espera.

PACIFIC SEA. The sky was grey, divided in two places. Only the wait made the confinement bearable.

JOUR / DÍA / DAY 0 : 33°02'47" S

L'USAGE DU MONDE. Il était entouré d'inconnus aux regards fatigués... Il y a eu des lumières sans arrêt toute la nuit.

EL USO DEL MUNDO. Estaba rodeado de desconocidos de vistas cansadas... Las luces no pararon en toda la noche.

THE USE OF THE WORLD. He was surrounded by tired-looking strangers... There were ever present bright lights all night.

JOUR / DÍA / DAY 6 : 00°00'00" N

LE PARADIS. L'eau était différente, ils disaient qu'il régnait un calme inquiétant. C'était la moitié du monde qui était face à eux, la vie paraissait éternelle et pleine de promesses.

EL PARAISO. El agua era diferente, decían que había una calma inquietante. Era la mitad del mundo que estaba frente a ellos, la vida parecía eterna y prometedora.

PARADISE. The water was different, they said there was a worrying calm. Half of the world was facing them, life seemed eternal and full of promise.

4

5

6

7

8

JOUR / DÍA / DAY 5 : 7°31'32" S

LES RÊVES. Qu'est-ce qui pourrait être plus réel que ce qui arrive en ce moment ? Ces hommes étaient certains que les rêves appartenaient à l'imagination et non à la mer.

LOS SUEÑOS. ¿Qué puede ser más real de lo que sucede en este momento? Aquellos hombres estaban seguros que los sueños eran parte de la fantasía y no del mar.

DREAMS. What could be more real than what is happening at this moment? These men were certain that dreams belonged to the imagination and not to the sea.

JOUR / DÍA / DAY 4 : 10°46'01" S

LE TEMPS. Deux lignes séparaient ses pensées, mais seule l'une d'elles l'amarrait au monde, c'était ce dont ils avaient besoin pour être marins sur la mer...

EL TIEMPO. Dos líneas dividían sus pensamientos, pero solo una de ellas los amarraba al mundo, era lo que necesitaban para ser marinos en el mar...

TIME. Two lines separated his thoughts, but only one of them anchored him to the world, it was what they needed to be sailors on the sea...

JOUR / DÍA / DAY 7 : 03°27'35" N

LA DESTINATION.

L'eau était teintée de rouge, beaucoup ont cru approcher la fin du monde, où la mer s'achève et où les bateaux s'élèvent...

EL DESTINO. El agua estaba teñida de rojo, muchos creyeron que se acercaban al fin del mundo, donde el mar se acaba y los barcos se elevan...

THE DESTINATION. The water was dyed red, a lot of people thought the end of the world was getting close, where the sea ends and the boats rise up...

JOUR / DÍA / DAY 8 : 8°51'18" N

LES TRÉSORS. Ils sont entrés dans un couloir dont on dit qu'il débouche sur un nouveau monde pour ceux qui regardent depuis l'Est, ils disent que la mer est violente et que le gris est là, ils disent que les mers s'élèvent et avec elles les bateaux qui traversent.

LOS TESOROS. Entraron a un pasillo del que dicen que al otro lado hay un nuevo mundo para los que miran desde el Este, dicen que el mar es violento y que el gris está ahí, dicen que los mares se elevan y junto a ellos los barcos que cruzan.

TREASURES. They have entered the corridor which is said to lead into a new world for those who look from the East, they say that the sea is violent and that the grey is there, they say that the seas rise up and with them the boats crossing.

































00011	00012	00013	00014	00015
01-1-00-7000	01-1-70-7000	01-1-00-7000	01-1-00-7000	01-1-00-7000
01-1-00-7000	01-1-00-7000	01-1-00-7000	01-1-00-7000	01-1-00-7000
01-1-00-7000	01-1-00-7000	01-1-00-7000	01-1-00-7000	01-1-00-7000
01-1-00-7000	01-1-00-7000	01-1-00-7000	01-1-00-7000	01-1-00-7000
01-1-00-7000	01-1-00-7000	01-1-00-7000	01-1-00-7000	01-1-00-7000
01-1-00-7000	01-1-00-7000	01-1-00-7000	01-1-00-7000	01-1-00-7000
01-1-00-7000	01-1-00-7000	01-1-00-7000	01-1-00-7000	01-1-00-7000
01-1-00-7000	01-1-00-7000	01-1-00-7000	01-1-00-7000	01-1-00-7000
01-1-00-7000	01-1-00-7000	01-1-00-7000	01-1-00-7000	01-1-00-7000

K-1
H-2















090

C
TO
CO
SO
BC
BC

100

110

OWN

LAT
LON

UTC 2

120

130

CUR

3.73 N

140

TTG

LAT

LON

150

CENTRE

AIS ON

L-Acquire/Select target

DRG ---.- °
PA ---.- NM
CPA ---.- MIN
DG ---.- °
DG ---.- KT
R ---.- NM
T -- MIN

POSITION (GPS)
00°00.000 N
080°54.749 W
1:03:12 W84

SOR POSITION
M 045.3° T
15 MIN
00°02.77 N
080°52.11 W

R-Cancel
C5.08





Caraïbe

JOUR / DÍA / DAY 9 : 10°16'14" N

L'AUTRE CÔTÉ. Les nuages ont changé de couleur... Ils étaient passés de l'autre côté du monde, la terre commençait à disparaître de leurs horizons et les chemins devenaient sombres à leurs yeux.

EL OTRO LADO. Las nubes cambiaron de color... Habían cruzado al otro lado del mundo, la tierra comenzaba a desaparecer de sus horizontes y los caminos se volvían oscuros para sus ojos.

THE OTHER SIDE. The clouds changed colour... they had crossed into the other side of the world, the earth started to disappear from their horizons and the paths became dark to their eyes.

10

JOUR / DÍA / DAY 10 : 15°40'77" N

LA DISTANCE. Ils ont cru que la mer les emporterait, ils ont cru que tout allait disparaître, ils ne se sont pas rendu compte que c'était le ciel qu'ils regardaient... Personne n'a osé sauter dans le vide.

LA DISTANCIA. Creyeron que el mar se los llevaría, creyeron que todo desaparecería, no se dieron cuenta que era el cielo lo que miraban... Nadie de atrevió a saltar al vacío.

THE DISTANCE. They thought that the sea would carry them away, they thought that everything would disappear, they did not realize that it was the sky they were looking at... No-one dared to jump into the void.

9

JOUR / DÍA / DAY 11 : 20°31'03" N

LA TERRE. Ils ont quitté la dernière trace de la terre d'Amérique pour s'enfoncer dans l'océan Atlantique, désormais les heures ne seraient plus les mêmes, mais l'horizon était toujours là, parfois immobile, parfois plus gris...

LA TIERRA. Dejaron la última huella de tierra en América para adentrarse al mar Atlántico, las horas ya no serían las mismas, pero el horizonte aún seguía ahí, a veces sin moverse, a veces más gris...

THE LAND. They left the last trace of the land of America to head into the Atlantic Ocean, from then on, the hours would not be the same, but the horizon was still there, sometimes still, sometimes greyer...

JOUR / DÍA / DAY 12 : 23°53'64" N

LES INFINIS. Les marins voulaient renoncera la mer, retourner sur la terre, trouver un nouveau monde loin de l'eau, mais ils craignaient davantage la terre incertaine que les tempêtes de l'eau. Ils se demandaient toujours : et si nous n'étions jamais partis? Ils craignaient ce qui venait qu'ils avaient devant les yeux, mais ils craignaient encore davantage ce qu'ils ne voyaient pas devant eux, la terre...

LOS INFINITOS. Los marinos querían renunciar al mar, volver a la tierra, encontrar un nuevo mundo lejos del agua, pero temían más a lo incierto de la tierra que a la tempestad del agua. Siempre se preguntaban: ¿Y si nunca hubiéramos partido? Temían al vaivén que veían frente a sus ojos, pero temían aún más a lo que no veían frente a ellos, a la tierra...

THE INFINITE. The sailors wanted to turn back on the sea, return to the land, find a new land far from the water, but they were more afraid of uncertain land than storms on water. They kept asking: and if we never actually left? They were afraid of the coming and going in front of their eyes, but they were even more afraid of what they did not see before them, land...

JOUR / DÍA / DAY 13 : 26°40'68" N

L'INCONCEVABLE. Le temps était la seule chose qui les amarraba à la terre, ils la sentaient, l'imaginaient, mais n'y ont jamais été...

LO INABARCABLE. El tiempo era lo único que los amarraba a la tierra, la sentían, la imaginaban, pero nunca estuvieron ahí...

THE INCONCEIVABLE. Time was the only thing that anchored them to the land, they felt it, imagined it, but they have never been there...



45



3M

























Atlantique

JOUR / DÍA / DAY 14 : 29°11'64" N

LE MONDE SANS ARRÊT. Un homme solitaire et silencieux regardait l'horizon, le temps et la mer étaient sa seule compagnie. Le bateau était ce reflet que les marins appelaient solitude, et se trouvait au centre de l'océan...

EL MUNDO SIN PARAR. Un hombre solitario y silencioso miraba el horizonte, el tiempo y el mar eran su única compañía. El barco era aquel reflejo que los marineros solían llamar soledad, y estaba en el centro del océano...

THE EVER-MOVING EARTH. A solitary and silent man looked at the horizon, time and the sea were his only company. The boat was the reflection that the sailors called solitude, and was to be found at the centre of the ocean...

JOUR / DÍA / DAY 15 : 31°29'07" N

LES LARMES DE SEL. Si les marins ne couraient plus après le monde, c'est parce qu'ils vivaient presque morts, mais cette mort était en couleurs. Tout ce qu'ils demandaient, c'était que les marins restés sur la terre ne les oublient pas quand la nuit s'achèverait, car ainsi ils s'imagineraient revenir aux lumières du port tandis que face à l'horizon apparaîtraient des lumières dans le ciel... Certains disaient que ces couleurs étaient celles de la mer qui se levaient pour partir à la recherche de quelqu'un en haute mer.

LAS LAGRIMAS DE SAL. La razón por la que los marineros ya no corrían tras el mundo, era porque llevaban la vida casi muertos, pero esa muerte era de colores. Ellos solamente pedían que los marinos de tierra no los olvidarán cuando la noche acabara, porque así imaginarían volver a las luces del puerto mientras frente al horizonte aparecerían colores en el cielo... Algunos decían que esos eran los colores del mar que se levantaban para ir en búsqueda de alguien en alta mar.

TEARS OF SALT. If the sailors were no longer running after the world, it was because they were living almost dead but this death was in colour. All that they asked was that the sailors left on the land might not forget them when the night was over, as therefore they could imagine themselves coming back to the lights of the port when lights in the sky would appear opposite the horizon... Some said that these colours were those of the sea rising up to search for someone in the high seas.

14

15

16

17

18

JOUR / DÍA / DAY 16 : 34°16'02" N

21 JOURS ET UNE NUIT. Sur la terre, beaucoup se demandaient si c'était elle-même qui déplaçait l'horizon ou si c'était son imagination mue par l'ardent désir de revenir au monde.

21 DIAS Y UNA NOCHE. En tierra, muchos se preguntaban si era ella misma la que movía el horizonte o era su imaginación impulsada por las ansias de volver al mundo.

21 DAYS AND A NIGHT. On the land/continent, many asked if it was the horizon that moved itself or if it was one's imagination moved by the intense desire to come back to the world.

JOUR / DÍA / DAY 17 :
36°33'06" N

LA NOSTALGIE. Les adieux et l'arrivée s'annonçaient.

LA NOSTALGIA. La despedida y la llegada se hacían presentes.

NOSTALGIA. The farewells were approaching with the arrival.

JOUR / DÍA / DAY 18 : 38°53'06" N

SANTA CRUZ DAS FLORES. Il a vendu son gilet, sa bouée de sauvetage et son saint avec toute sa foi, pour traverser désespérément l'horizon qu'il voyait...

Ce lieu dont on lui avait parlé tandis qu'ils mangeaient des verres. Ils cherchaient une île perdue, ils cherchaient la terre qui flottait...

SANTA CRUZ DAS FLORES. Vendió su salvavidas y su santo con mucha fe, para cruzar desesperado el horizonte que veía... Aquel lugar del que le hablaron mientras comían vasos de vidrio. Buscaban una isla perdida, buscaban la tierra que flotaba...

SANTA CRUZ DAS FLORES. He sold his life jacket/boat/belt and his Saint with all his faith, to desperately cross the horizon that he saw... This place he had been told about whilst he was eating glass. They were looking for a lost island, they were looking for the floating land...

JOUR / DÍA / DAY 21 : 48° 65'24" N

UN JOUR PLUS TARD. Tandis qu'ils attendaient, le regard perdu dans l'horizon, ils rêvaient ardemment de la terre, ils rêvaient du temps sur la terre... Ils ont décidé qu'il devait être bientôt minuit, à Noël. Pourquoi ? Parce que la mer était plus silencieuse que la nuit sur la terre, c'est pour cela qu'ils aimaient la mer, parce qu'ils pouvaient entendre à chaque instant ce qu'ils manquaient sur la terre.

UN DIA DESPUES. Mientras esperaban con la mirada perdida en el horizonte, soñaban con ansias la tierra, soñaban con el tiempo en tierra...

Decidieron que sería pronto medianoche, en Navidad ¿Por qué? Porque el mar era más silencioso que la noche en la tierra, por eso amaban del mar, porque podían escuchar en cada momento lo que perdían en tierra.

ONE DAY LATER. Whilst they were waiting, staring at the horizon, they dreamt fervently of land, they dreamt of time on land... They decided that it must soon be midnight, Christmas. Why? Because the sea was more silent than night on land, that is why they loved the sea, because they could hear at each moment what they were missing on land.

JOUR / DÍA / DAY 19 : 41°21'08" N

SANS TERRE. Toute *saudade* comporte une douleur, ils se sont vus entourés d'eau, de travail et de machines qui les empêchaient d'écouter leurs cœurs... Ils gelaient... Ils gelaient.

SIN TIERRA. Toda *saudade* tiene un dolor, se vieron rodeados de agua, trabajo y máquinas que no dejaban escuchar sus corazones... Se congelaban... Se congelaban.

WITHOUT LAND. All *saudade* comes with suffering, they saw themselves surrounded by water, work and machines which prevented them from listening to their hearts... They were freezing... They were freezing.

JOUR / DÍA / DAY 22 : 50° 94'01" N

SANS SOUVENIRS. L'un d'eux a dit qu'il n'avait aucun souvenir qu'on pût toucher, car il n'avait jamais vu la terre. Ces cadeaux n'étaient que l'éclat de ses yeux imaginaires et emplis de mer.

SIN RECUERDOS. Uno de ellos dijo que no traía ningún recuerdo que se pudiera tocar, pues nunca había visto la tierra. Aquellos regalos eran solo el brillo de sus ojos imaginarios y llenos de mar.

WITHOUT MEMORIES. One of them said that he had no memory that one can perceive, as he had never seen land. Those presents were only the sparkle of his imaginary eyes and filled with sea.

19

20

21

22

23

JOUR / DÍA / DAY 20 : 43°54'01" N

LA TEMPÊTE. C'était la mer qui les naviguait, le timonier avait disparu... Ils ont fermé les yeux et écouté la force du vent qui les éloignait du monde, qui les laissait immobiles face au temps.

LA TORMENTA. Era el mar que los navegaba, el timonero había desaparecido... Cerraron los ojos y escucharon la fuerza del viento que los alejaba del mundo, que los dejaba inmóviles ante el tiempo.

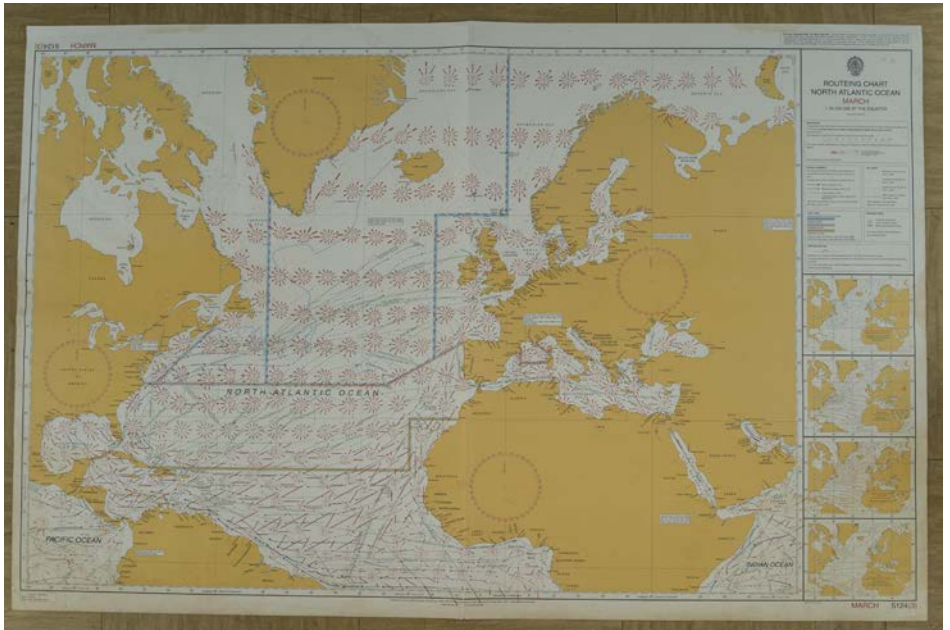
THE STORM. It was the sea that guided them, the helmsman had disappeared... They closed their eyes and listened to the force of the wind which took them away from the world, which left them unmoving faced with the weather.

JOUR / DÍA / DAY 23 : 51°04'00" N

DUNKERQUE. Ils sont arrivés à destination une fois de plus ils sont arrivés à destination, mais cette destination nommée terre qui se séparait de la destination d'autres nommée mer... Ils étaient revenus sur la terre, sur cette terre abîmée...

DUNKERQUE. Llegaron a destino, una vez más llegaron a destino, pero llegaron al destino llamado tierra que se separaba del destino de otros llamado mar... Habían vuelto a la tierra, a esa tierra desgastada...

DUNKIRK. They arrived at their destination, one more time they arrived at their destination, but this destination called land which was separated from the destination of others, called sea... They had come back to land, to this damaged land...













































LÉGENDES / LEYENDAS / LEGENDS

Couverture intérieure / Cobertura interior / Inside cover :

Ancienne carte du monde trouvée sur le Pacific Breeze / Antiguo mapa del mundo en el Pacific Breeze / Old map of the world found on the Pacific Breeze

- 64** This is América del Sur
- 68** Pacific Breeze, Valparaiso, Chili / Chile
- 70** Chargement de fruits / Cargamento frutas / Cargo of fruit
- 71** Containers
- 72** Proue du Pacific Breeze / Proa Pacific Breeze / Bow of the Pacific Breeze
- 73** Amarres à terre / Amarras a tierra / Mooring ropes
- 74** Oleksandr Babichev, électricien / electricista / electrician
- 75** Océan Pacifique / Mar Pacífico / Pacific Sea
- 76** Salle des machines / Sala de máquinas / Engine room
- 77** Vasilij Kiskijs, Ch. Engineer
- 78** Artur Solomenny, Motorman
- 80** Jack
- 81** Crochet / Gancho / Hook
- 82** Viacheslav Talikin REF. ING / Mykhaylo Kostyyev, Motorman
- 84** Coucher de soleil / Atardecer / Sunset
- 85** Pieza de barco / Pièce du bateau / Boat piece
- 86** Poste de commandement / Puente de mando / Bridge
- 87** Radar
- 88** Étoiles / Estrellas / Stars
- 90** Océan Pacifique face à l'Équateur / Mar Pacífico frente Ecuador / Pacific Ocean facing the Equator
- 91** Dauphins / Delfines / Dolphins
- 92** Latitude 0° / Latitud 0°
- 94** Mer rouge / Mar rojo / Red Sea
- 98** Pacific Breeze, Panamá
- 100** Bateaux attendant de traverser le canal de Panama / Barcos a la espera de cruzar el canal de Panamá / Boats waiting to cross the Panama Canal
- 101** Membres de l'équipage à l'avant du bateau / Grupo reunido, Proa / Members of the crew in the front of the boat

- 102 Yevheny Todarchuk, Panamá
- 103 Tireurs, canal de Panama / Tiradores panameños, Canal Panamá / Tug boats, Panama Canal
- 104-105 Écluses, canal de Panama / Esclusas, Canal de Panamá / Locks, Panama Canal
- 106 Sortie Est / Salida Este / East exit, Panama Canal
- 107 Yevheniy Todarchuk, 3RD officer / Panamá
- 108 Mykola Getmanskiy, Le capitaine / Capitan / Captain
- 109 San Pedro
- 110 Chambre / Habitación / Bedroom
- 111 Anguilla, dernière île d'Amérique / Anguilla, última isla de América a la vista / Anguilla, the last island of America
- 114 Carte des vents / Mapa de vientos / Wind chart
- 115 Vent sur la mer des Caraïbes / Viento en el mar Caribe / Wind on the Caribbean Sea
- 115-119 Roulis sur la mer des Caraïbes / Balance mar Caribe / Rolling Caribbean Sea
- 120 Pacific Breeze, nuit / noche / night
- 121 Mer des Caraïbes / Mar Caribe / Caribbean Sea
- 122 Reflet de nuages / Reflejo nube / Cloud reflection
- 123 Nube / Nuage / Cloud
- 124 Clair de lune / Reflejo luna / Moonlight
- 126 Puente de mando / Poste de commandement / Bridge
- 127 Arc-en-ciel au-dessus de l'Atlantique / Arco iris en el Atlántico / Rainbow above the Atlantic
- 128 Pacific Breeze
- 129 Eau de l'Atlantique / Agua Atlántico / Atlantic waters
- 130 Cordages 1 / Cuerdas 1 / Rope 1
- 131 Cordages 2 / Cuerdas 2 / Rope 2
- 132 Pluie / Lluvia / Rain
- 134 Cordelette pour retenir la casquette en cas de vent / Amarra de sombrero para el viento / Strap for securing cap in the wind
- 135 île / Isla / Island, Santa Cruz das Flores
- 136-137 Tempête / Tormenta / Storm
- 138 Les lumières du monde, Europe / Las luces del mundo, Europa / The lights of the world, Europe

Ce livre a été publié à l'occasion de l'exposition /
Este libro ha sido publicado con motivo de la exposición

Enrique Ramírez, OCEAN 33°02'47"S / 52°04'00"N

Ce projet a été réalisé par l'Association Pylône dans le cadre de /
La Asociación Pylône realizó este proyecto en el marco de

Capitale régionale de la culture, Dunkerque 2013

Avec le soutien de / *Con el apoyo de*

Capitale régionale de la culture, Dunkerque 2013

Seatrade

Le Fresnoy-Studio national des arts contemporains

Université du Littoral

Musée des Beaux-Arts de Dunkerque

Fondo de Fomento Audiovisual, Convocatoria 2013, del Consejo Nacional de la Cultura y las Artes

EXPOSITIONS / EXPOSICIONES

Place Charles de Gaulle + Musée des Beaux-Arts de Dunkerque (F) : 16.05 - 07.06 2013

Galería Die Ecke + Museo de Bellas Artes de Santiago, dans le cadre de la Biennale de vidéo et nouveaux médias du Chili / *en el marco de la Bienal de Video y Nuevos Medios. Chile* (03.10 - 15.11 2013)

Commissaire / *Curaduría* : Marie-Thérèse Champesme

Directrice de production / *Directora de producción* : Guylaine Huet

**Enrique Ramírez et l'Association Pylône remercient /
*Enrique Ramírez y la Asociación Pylône agradecen a***

Donato Giuliani, Jean-Paul Noël et toute l'équipe de / *y a todo el equipo de Dunkerque 2013* ;

La Compagnie **Seatrade** Chile, Beagle Navigation S.A. et / *y Seatrade Reefer Chartering*, Belgique, en particulier / *en particular* a Yntze Buitenwerf, Philip Gray, Blas Iturrieta, Rodrigo Ulloa, Fiona Schimmel, Belzen van Niels ;

Le Capitaine / *Al Capitán* Sr. Getmanskiy et tout l'équipage du / *y a toda la tripulación del MN Pacific Breeze* ;

Le Fresnoy, Studio national des art contemporains et notamment / *especialmente a* Pascal Buteaux, David Chantreau, Valérie Delhaye, Alain Fleischer, Jacky Lautem, Florent Leduc, Thierry Maes, Éric Prigent, Pascale Pronnier, Stéphanie Robin, Marc Saison, Massimiliano Simbula, Blandine Tourneux, Anne-Sophie Vanhée, Philippe Vanthuynne ;

L'Université du Littoral et, tout particulièrement / *en especial a* Marie-Thérèse Champesme, Joël Ganault, Sophie Gravereau, Aurore Perrin, et les étudiants du master / *y a los estudiantes del master*

Culture, création artistique et développement du territoire ; Antoine Brand et Elisabeth Geffroy de la Bulco ;

Aude Cordonnier, Patrick Frédérick, Richard Schotte et l'équipe du / *y al equipo del Musée des Beaux-Arts de Dunkerque* ;

Galería Die Ecke, Paul Birke, Antonia Ovalle; *y a todo el equipo de la Bienal de Video y Nuevos Medios de Santiago en especial a Enrique Rivera* ;

ainsi que / *así como a*

Ximena Reyes Álvarez, Christian Báez, Sophie Boulanger, Martine Brugière, Sébastien Cabour, Amanda Crabtree, Jimena Canales, Marie-Thérèse Champesme, Gérard Constanty, Pauline Delwaulle, Charlotte Descamps, Justine Emard, Estela Figueroa, Hugo Flulocher, Samuel Fuentes, Amandine Goubel, Guylaine Huet, Alfredo Ibarra, Oleg Kharkov, Vasilij Kisijs, Sergiy Kretov, Leonardo Lambarri, Andrea Leria, Paul Leroux, Álvaro Luco, Peter Mason, Guillaume Meigneux, Pierre Mercier, Hans Mülchi, Francisco Ovalle, Bárbara Palomino, Gonzalo Pedraza, Natasha Pons, Sylvie Presa, Hugo Ramírez, Philippe Robert, Anna Katharina Scheidegger, Pascal Scottez, Leïla Simon, YevhenyTodarchuk, Sebastián Ulloa, Madeleine Van Doren, Fernando Vergara

PUBLICATION / PUBLICACION

Coordination et production/ *Coordinación y producción* : Marie-Thérèse Champesme, Guylaine Huet

Textes / *Textos* : Enrique Ramírez, Marie-Thérèse Champesme, Peter Mason

Traductions / *Traducción* : Camila Bralic Muñoz, Marie-Thérèse Champesme, Amanda Crabtree, Valene Georges Larsen, Aurore Perrin

Relectures / *Relecturas* : Bárbara Palomino, Marie-Thérèse Champesme, Amanda Crabtree

Conception graphique / *Diseño gráfico* : Enrique Ramírez, Philippe Robert

Crédits photographiques / *Fotografía* : Enrique Ramírez ; p. 55 : Peter Mason

© Enrique Ramírez, Pylône et les auteurs / *Enrique Ramírez, Pylône y sus autores*

ISBN : 978-2-9544945-0-0

Dépôt légal à date de parution / *Depósito legal en la fecha de publicación*

Achévé d'imprimer en mai 2013 sur les presses de l'imprimerie Nord'Imprim, à Steenvoorde (France) / *Impreso en mayo de 2013 por Nord' Imprim, Steenvoorde (Francia)*

Imprimé sur papier recyclé avec des encres à base végétale / *Impreso sobre papel reciclado con tintas de base vegetal*

Responsable de publication / *Responsable de la publicación* : Philippe Robert



www.dunkerque-culture2013.fr



MANIFESTATION ORGANISÉE PAR :



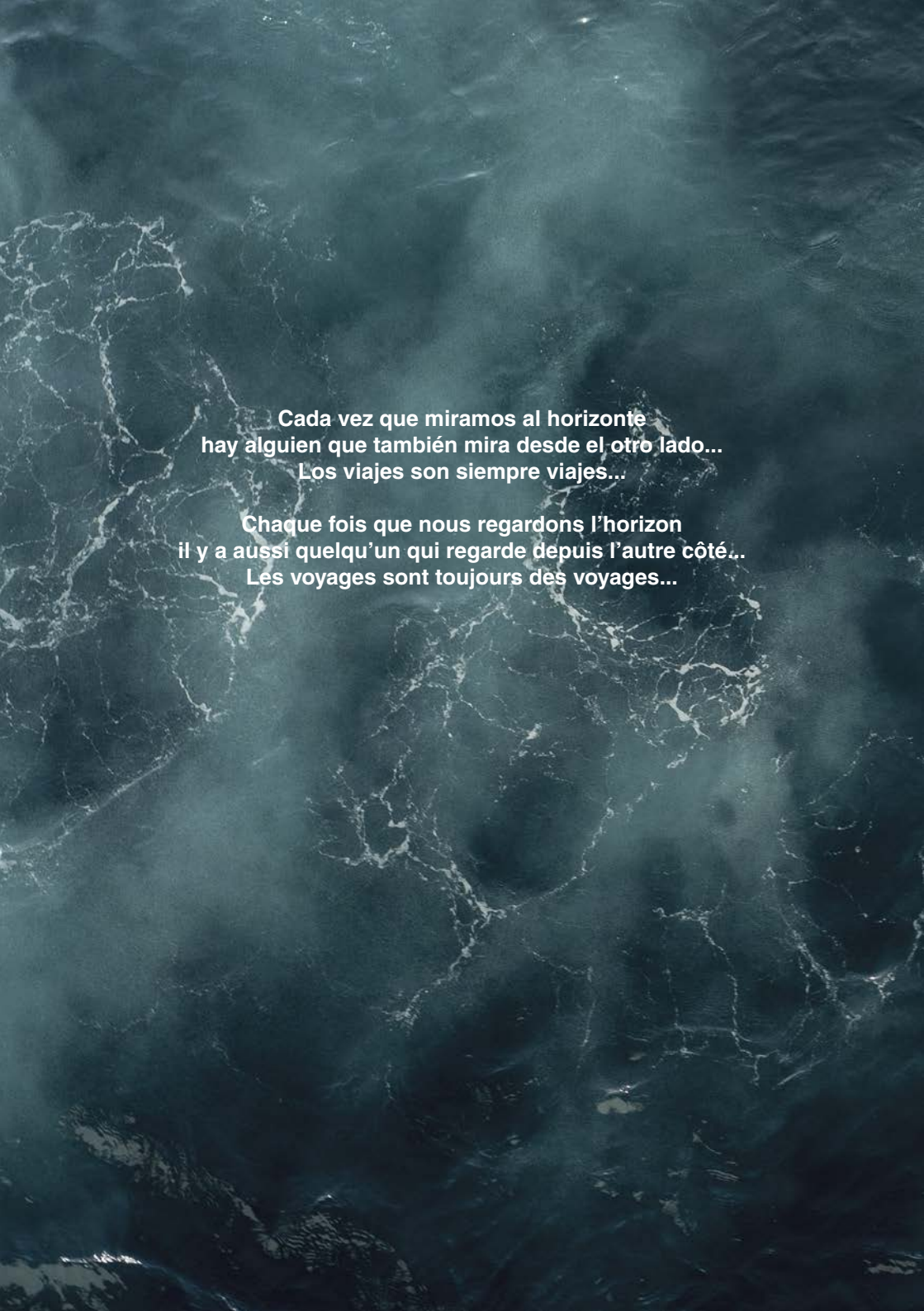
Nord-Pas de Calais
La culture au cœur



LE FRESNOY
STUDIO DES ARTS
NATIONAL CONTEMPORAINS







Cada vez que miramos al horizonte
hay alguien que también mira desde el otro lado...
Los viajes son siempre viajes...

Chaque fois que nous regardons l'horizon
il y a aussi quelqu'un qui regarde depuis l'autre côté..
Les voyages sont toujours des voyages...